

Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Durao

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Santa Rita Durão, José de (1720?-1784). Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Durao. 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,
TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

—
I^e LIVRAISON.

7311

CARAMURÙ.

y².

65h88

CARAMURÜ.

REMARQUE.

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dites *Caramourou*,
et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

CARAMURÚ,
OU
LA DÉCOUVERTE DE BAHIA.
ROMAN-POÈME BRÉSILIEN;
PAR JOSE DE SANTA RITA DURAO.
TOME TROISIÈME.



PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—
1829.



*Caralheiro de Malta e Franco nobre .
Era Villegagnon do forte peito,
Soldado antigo, que o valor descobre,
E entre os huguenotes de maior respeito.*

A la tête s'avance un gentilhomme français, un chevalier de Malte, Villegagnou, vieux soldat dont la valeur est admirée, et devant qui s'incline le glaive des huguenots.



CARAMURÚ.

CHAPITRE XXVI.

LA CONQUÊTE DU BRÉSIL PAR LES FRANÇAIS.

Déjà le vaisseau français naviguait à travers les plaines salées de l'Atlantique; l'équipage distinguait ce long promontoire qui termine l'Europe à l'occident, et qui sort de balise au vieux nocher. Derrière se déroulent la contrée que le Minho arrose de ses ondes, et les plaines verdoyantes de l'heureuse Galice.

Le pilote dirige la proue vers le couchant, et l'on fait route sous les feux dévorans du soleil parvenu à la moitié de sa course journalière.

Tandis que le navire sillonnait l'Océan non loin de l'équateur, l'innocente Paraguaçú, la modeste Catherine implorait, suivant sa coutume, les faveurs de la mère de Dieu. Soudain, à la vue de tout l'équipage qui la contemple, elle paraît immobile et comme absorbée. Les uns croient qu'elle sommeille, d'autres se persuadent qu'elle vient de passer dans les bras de la mort.

Dans ses traits brille une douce satisfaction intérieure, un calme parfait qui répandu sur tout son visage, semble annoncer que de grandes pensées occupent son âme. Un rayon de cette lumière éternelle dont les élus jouissent

dans le ciel éclaire son front, et suspend en elle les sources de la vie. Ainsi, pendant plusieurs heures évanouie, elle laisse son époux en proie à la plus cruelle anxiété. Il se demande si le sommeil enchaîne ses sens, ou s'il s'y développe quelque germe de funestes maladies, si son existence est en péril, ou si, habitant déjà les hauteurs de l'empyrée, elle ne voit plus la terre que du séjour des immortels.

Enfin, revenant à elle par degrés, elle promène ses regards muets sur la foule empressée qui l'environne, et, comme blessée par la brise de mer qui se joue dans sa longue chevelure, elle pousse un soupir, et s'écrie : « O ciel délicieux ! patrie éternelle !... Combien l'air qu'on respire ici est pesant ! Heureux celui qui, transporté pour toujours

sous la voûte azurée, y jouit de cette paix profonde qu'on cherche vainement ici-bas! »

Diogo est saisi d'étonnement. L'équipage qui écoute la belle Américaine partage sa surprise, et ne doute pas que tout ce qu'il entend ne soit l'effet d'une de ces visions surnaturelles, sources de grandeur et de prodige. « Dieu, dit le Portugais, se plaît quelquefois à déposer dans notre âme ses plus intimes secrets, et alors les divulguer imprudemment c'est s'exposer à sa juste vengeance. Mais ici le miracle est si évident pour tous les yeux, que la Providence a voulu sans doute nous permettre d'en sonder les profondeurs, et je ne suis pas téméraire de pousser plus loin mon investigation. »

» Raconte-nous, âme fortunée, ajou-

te-t-il en s'adressant à Paraguaçú, raconte-nous la vision sublime que le ciel vient de t'envoyer. Qui sait si par toi la Providence ne veut pas nous transmettre de sages avis pour nous diriger dans le cours incertain de la vie? Né nous cache rien de tout ce que ce rayon de lumière a versé dans ton être enchaîné, et, imposant un frein puissant à ta mémoire, tâche de faire revivre pour nous les mystères dont tu sus éblouié.

A ces mots, un silence profond régna dans l'auditoire; on s'assit en rond à la poupe, et tous les regards fixés sur Catherine attendaient avec impatience les premières paroles qui allaient s'échapper de sa bouche. Assise sur l'assut d'un canon qui penchait vers le bord du navire : « Vous m'ordonnez, dit-elle, de vous exposer les détails du prodige dont

je viens d'être la cause et le témoin;
Mais comment espérer de vous trans-
mettre des choses venues de si haut,
et de conserver la science de l'avenir,
quand j'ai vu s'éteindre la lumière à la
lueur de laquelle je le distinguais?

» J'ai vu, est-ce l'effet d'un songe ou
l'image fidèle de la réalité? j'ai vu rou-
ler devant moi un vaste globe du plus
pur diamant; à sa surface se peignait un
pays varié, opulent, immense. Je l'ai
examiné avec attention, et j'ai reconnu
sans difficulté ma belle patrie, ce Bré-
sil magnifique auquel ce diamant, en-
chanté donnait l'apparence d'un monde.
» Les yeux fixés sur ce spectacle inoui,
j'ai vu avec étonnement l'admirable
rade de Bahia s'ouvrir par une bouche
de trois lieues, et s'étendre à près de
douze lieues de diamètre. Sept fleuves

qui avaient leurs embouchures dans ce golfe, de nombreuses habitations, de riantes peuplades dont ses bords étaient ornés, semblaient être les joyaux de la magnifique cité qui se dessinait en amphithéâtre.

» Elle se déroulait divisée en deux grands quartiers ayant chacun une vaste place. Une forteresse sortant des ondes se dressait comme pour défendre l'entrée de la barre ; une autre non moins terrible couronnait la montagne voisine ; huit citadelles flanquaient l'enceinte de la ville ; une neuvième couvrait Taparica ; enfin à mes yeux s'offraient deux énormes poudrières sur l'une desquelles mes traits avaient été gravés.

» Dans un temple magnifique je distinguais une nombreuse réunion de saints prélats. L'un d'eux expirait sous

les coups des barbares ; un autre ciegnait l'épée valeureuse ; plusieurs, animés d'une haute vertu s'enfonçaient dans des forêts regardées comme impénétrables. Une tendre charité guidait leurs pas. Ils consacraient leur temps, leurs soins, leurs forces, leur vie même à la propagation de la foi dans ces solitudes inconnues.

» Un vaste palais me présentait les illustres gouverneurs dont le souvenir sera immortel dans les fastes du Brésil, ces braves Souza que Bahia doit vénérer, ces nobles Costa qui marchèrent si dignement sur leurs traces. Mais parmi ceux à qui la victoire érige le plus de trophées s'élève radieux l'intrépide Mendo-de-Sá que ses concitoyens proclament le père de la patrie.

» A cette famille de héros appartient

encore le courageux Fernand dont je vois briller la redoutable épée ; il s'élançe contre les barbares du désert, et ne leur abandonne sa vie qu'après avoir d'avance vengé sa mort. Je détache mes yeux du sol de Bahia, et je vois à travers les plaines de l'Atlantique s'avancer une puissante flotte qui s'empare des îles, du continent, et allume dans le Brésil les torches d'une funeste guerre.

Sur cette flotte je crois apercevoir les uniformes et les drapeaux de la France. Pedro Lopez de Souza lui dispute la mer dans un furieux combat. Plus loin Luiz de Mello et Souza l'attaquent encore, et Christovam Jacques, qui parcourt ces parages, engloutit deux de ses vaisseaux dans la rade de Bahia.

Mes yeux ne m'ont point trompée : Ces adversaires appartiennent à la Fran-

ce, mais à la France ennemie de son roi, à la France attachée à l'hérésie, et méditant déjà la conquête du Brésil. Leur escadre, protégée par une faction puissante, répand la terreur sur le vaste Océan, et rêve dans son orgueil l'établissement d'une colonie en faveur de Calvin.

» A leur tête s'avance un gentilhomme français, un chevalier de Malte, Vilegagnon, vieux soldat dont la valeur est admirée, et devant qui s'incline le glaive des huguenots. Il berce son parti des plus flatteuses espérances, lui promet un vaste empire sur le sol vierge de l'Amérique, et l'hérésie, comptant sur son triomphe, lui donne la main d'un bout de la France à l'autre.

» Je le vois naviguer à la hauteur du cap Frio, suivi d'autres guerriers qui

brûlent de partager sa gloire ; je le vois explorer la nature du terrain, traiter les sauvages avec assabilité, et, semant dans leurs âmes simples la haine du nom portugais, les déterminer à l'aider dans ses projets de conquête et de commerce.

• Sans perdre de temps il tourne vers la France sa nef chargée des plus riches productions du pays, et en un clin d'œil je le vois reparaître debout sur un plus grand vaisseau, suivi d'une plus puissante flotte, et soutenu par de plus nombreux soldats. A son aspect les nations du désert accourent de leurs profondes solitudes, et s'allient avec transport à ces étrangers, moins inutiles mais non moins féroces qu'eux.

• Villegagnon, dont les forces s'augmentent rapidement de celles des

peuples confédérés, marche à la conquête de toute la côte, dont il se flatte de chasser les soldats du Portugal. Paraíba lui ouvre ses portes; Lisbonne se voit dépouillée de ce riche comptoir, et sur toute la plage du Brésil, il n'est plus de port qui ne soit bloqué par le huguenot,



*O valente francez, que a belica arte
Já com valor na Europa professára,
O peito á fuga oppõe por toda a parte,
E faz que volte o fugitivo a cara.*

Le général français, qui a déjà donné en Europe des preuves nombreuses de sa bravoure, oppose de tous côtés sa poitrine aux fuyards, et les constraint à faire volte-face.



CHAPITRE XXVII.

GUERRE CONTRE LES FRANÇAIS.

Au souvenir de ce triste tableau, Paraguacú laisse échapper un long soupir, mais bientôt, reprenant courage il poursuit en ces termes :

« Mendo-de-Sá, qui a prévu le danger, arme trois vaisseaux de guerre auxquels il joint huit bâtiments de commerce et plusieurs autres qu'il appelle de toutes parts à son secours, et ainsi que

sa force soit égale à celle de l'ennemi, sur de longues pirogues qu'il a rassemblées à la hâte, il guide contre les puissans Tamoyos les troupes vaillantes des Carios du désert.

» On appelle Nbleroy l'immense rade dont l'étroite embouchure fortifiée par une barre difficile ferme à l'ennemi l'entrée d'une espèce de vaste lac entouré de terres. Là s'élève une île de rochers, citadelle considérée jusqu'alors comme imprenable, et du haut de laquelle de nombreuses foudres d'airain jettent l'éffroi et repoussent le valeureux Mendo.

» Cette île ainsi revêtue d'une muraille naturelle brave la force des balles et rend inutile l'attaque des Lusitaniens. Trois jours assaillie par les nôtres, elle demeure impassible au milieu de leur

feu continuely, jusqu'à ce que l'invin-
cible Mendo; las de tant de résistance,
ait enfin donné le signal de l'assaut.

» Affrontant les flèches et les balles,
le Portugais s'élançé sur le roe, et ren-
versant l'armée française, il culbute,
frappe, égorgé, anéantit tout ce qui
se présente à lui. Le Français, à l'as-
pect de l'ennemi, n'oublie pas de son
côté ses antiques prouesses : il ne
cède que lorsque les forces et le sang
lui manquent, et n'abandonne l'ile aux
vainqueurs que lorsqu'il peut à peine
espérer de s'en éloigner.

» Mendo ne s'arrête point à voir fuir
l'ennemi, mais, démolissant la haute
citadelle qui lui a servi d'asile, il court
visiter la terre ferme avec son escadre
triomphante. Ayant tout soumis à son
nom, il tourne sa proue vers Balsá,

qui, subitement, illuminée, reçoit, au son des trompettes, et des bâtonnets, le héros qui vient de se couvrir, de tant de gloire.

Cependant la faction des huguenots, furieuse de sa défaite, envoie encore, au Brésil, Villegagnon, qui, reconquérant l'île perdue, porte dans tous les environs une guerre acharnée. Notre marine se voit violemment attaquée, et la forte escadre que commande le Français, dominant les vastes plaines de l'Atlantique, ferme au Brésil, surpris tous les débouchés de son commerce. La monarchie lusitanienne ne peut voir, d'un œil tranquille cette lutte inégale. Amie du roi très-chrétien, elle juge qu'il est de son devoir de l'aider à combattre l'hérésie révoltée, et elle lance vers l'Amérique une puissante

flotte. Les terribles galions qui la composent sont montés par des équipages de choix. A leur tête vogue le prudent Eustache de Sá, chargé de la mission d'expulser les calvinistes de la rade et d'y fonder une nouvelle cité.

• L'illustre Mendo embrasse avec effusion le valeureux guerrier que lui adjoint le roi son maître. La flotte portugaise s'unit à celle de Bahia ; de nombreux bataillons américains se mêlent aux forces lusitaniennes ; tout s'ébranle enfin pour aller attaquer les Français, dont les rangs sont constamment grossis par les escadrons de l'horrible Tamoyo.

• On appelle Pain-de-Sucre (*) cet

(*) Cette montagne, située à la gauche

énorme rocher élevé en forme de pyramide ; au pied duquel l'armée des ast saillans s'élance, exempté de crainte. On voit à travers les flots écumans s'avancer comme une forêt entière les innombrables pirogues des Indiens, sur lesquelles on remarque les brillantes troupes françaises que l'Europe a instruites dans le grand art de la guerre.

Attaqués par ces forces menaçantes les retranchemens lusitaniens se couvrent de dards, de flèches et de balles; un voile d'horreur s'étend sur les deux armées; des nuages de fumée dérobent la vue des navires; le bruit du canon

du navigateur qui entre dans le port de Rio-Janeiro, porte encore ce nom, qu'elle doit à sa forme.

se prolonge d'échos en échos ; tout est sourd dans le camp et sur le champ de bataille ; et, à la lueur des horribles éclairs de l'artillerie, on voit rouler partout des corps privés de têtes.

» Envahis par les flammes les vaisseaux s'avancent et remplissent la rade d'un bruit épouvantable, les pirogues se choquent, les galions se menacent, on entend de toutes parts le cliquetis des épées, le golfe est tout en feu, et la terre et la mer teintes de sang offrent à l'œil esrayé un labyrinthe, un abîme, un enfer.

» Après avoir long-temps combattu avec un égal péril, le feu de l'ennemi se tait, et l'on s'aperçoit que tout le carnage est de son côté. Le Tamoyo, redoutant les suites de sa révolte, a cédé dès le premier choc, et le Français, n'essayant

point sur ses vaisseaux une résistance inutile, va chercher un asile dans le creux des rochers.

» Mais le brave Sá ne cesse point de poursuivre les Indiens; il s'enfonce avec ses troupes dans l'épaisseur des bois; il veut abattre l'orgueil insensé des barbares, et détacher le désert d'une injuste alliance. Les Tamoyos devinent son projet, et, pleins de confiance dans leur valeur, fuyant de leurs villages dans les forêts et dans les grottes, ils disputent courageusement les derniers soupirs de leur longue indépendance.

» Le combat est âpre, et la guerre lente : le Français assiégué ne se rend pas. Les sauvages retranchés dans leurs solitudes dressent constamment des embûches aux Lusitaniens ; mais le

brave Mendo, qui roule dans son esprit le généreux dessein de secourir Eustache, fait des levées, cherche des navires, enflamme les cœurs et respire la gloire.

• Déjà sa grande escadre a doublé le cap Friô ; elle jette l'ancre à la vue des rochers occupés par l'ennemi. Celui-ci frémît en apercevant la flotte, qui le menace, couvrir l'étroite barre de ses innombrables vaisseaux. Les deux armées lusitaniennes s'unissent ; le frère raconte à son frère les dangers qu'il a courus, et le fils embrasse avec transport le père que le ciel lui a conservé.
• Mendo a pressé Eustache contre son cœur ; il est d'avis que, fêtant leur réunion par une salve mortelle, le bronze vomisse un horrible feu contre l'amas de rochers qui frappe leur vue. Ce glo-

rieux dessein ayant été mûrement examiné par les deux chefs, ils dirigent l'assaut contre le roc formidable, et voguent, à front découvert, droit aux assiégés.

On distingue, au milieu des crévasses, de nombreuses bouches de canon et de mousquet, dont le tonnerre sème au loin l'épouvante, et, sur la crête des montagnes, l'immense bande des Tamoyós, arrachant d'énormes blocs de pierre, et obscurcissant l'air de ses flèches aiguës.

L'ennemi repousse long-temps l'attaque par un feu bien nourri; mais enfin les Portugais s'élancent avec fureur sur la roche effrayante. Plusieurs, saisisant corps à corps leurs adversaires, roulent avec eux de précipices en précipices; celui-ci tombe frappé d'un ja-

velot, celui-là, percé d'une balle rapide, est lancé dans les profondeurs de l'abîme.

Le rocher se fond en feu, tandis que tout autour les vagues bouillonnent et jettent des flammes. Au sein de ce chaos de bruit et de fumée, l'ouïe et la vue sont également inutiles. La terre tremble partout, l'eau ne peut se soustraire à l'incendie, et le vieil Océan, brûlant d'un feu insensé, cache dans les flots sa tête vénérable.

Comme le Vésuve de sa bouche effrayante verse des fleuves de feu dans la mer, et lance avec rage dans les airs les fragmens de ses entrailles enveloppés de flammes ; la cendre couvre le ciel obscurci, le sol mugit, la terre s'agit, l'abîme gronde, et le mortel

tremblant croit que le ciel tombe et que le monde se dissout.

» Ainsi sur la roche dure de Villegagnon frémît la tourmente, et la flamme mêlée à l'asseuse fumée retrace à tous les yeux les cavernes du lac infernal. À la faveur de cette obscurité, le Portugais évite l'atteinte de l'ennemi, dresse ses échelles et monte hardiment à l'assaut.

» Déjà arborées par la main du brave Eustache, les couleurs lusitanienes flottent au sommet du roc; on en arrache les lis dont Villegagnon a orné son palais; les Tamoyos se précipitent le long des crevasses, et la valeur portugaise, poursuivant l'épée à la main la garnison française, l'oblige; après un choc terrible, à songer à la retraite.

» Le général français, qui a déjà don-

né en Europe des preuves nombreuses de sa bravoure, opposé de tous côtés sa poitrine aux fuyards, et les constraint à faire volte-face. Apercevant Eustache, qui, quoique chef des Lusitaniens, garde seul l'étendard, il veut en l'immolant terminer d'un coup cette guerre sanglante.

Le vaillant Portugais ne perd pas courage. Attaqué de toutes parts, il oppose son immense bouclier au choc des balles, et résiste de pied ferme aux ennemis furieux. Il arrache à Lebrun ce mousquet ardent avec lequel il a semé le carnage, en frappe ceux qui l'entourent, et précipite bien des guerriers du sommet de la montagne dans les ondes qui baignent sa base.

Déjà tout fuit autour de lui, quand La Rochefoucauld vient rétablir le com-

bat, et, visant le héros à la partie du front que la visière a laissée découverte, il l'atteint d'une balle mortelle. Le Portugais en tombant essaie en vain de parler, la voix lui manque, ses forces lui permettent à peine de coller ses lèvres sur la croix de son épée, il lève ses yeux au ciel, il expire ; mais la terre arrosée de son sang glorieux va produire la victoire.

Le dernier effort des Français achève de les épuiser, ils sont contraints d'abandonner ce roc si vaillamment défendu, et l'armée portugaise s'y fortifie. Mendo, au sein de son triomphe, gémit du coup affreux qui l'a privé de son compagnon d'armes ; il regrette que, dans l'ardeur de sa jeunesse, le malheureux Sa ait oublié ses devoirs de chef pour remplir ceux de soldat.

« Ami, s'écrie-t-il, la patrie un jour
 t'honorera comme un martyr de la foi
 et de la liberté ; mais ton sang héroï-
 que donne, en attendant, une nouvelle
 vigueur à cette terre favorisée du ciel ;
 je veux y élever une cité immortelle,
 je veux que ses habitans, racontant à
 leurs fils ton trépas admirable, com-
 mencent leurs annales par un trait d'hé-
 roïsme, et citent avec orgueil leur
 fondateur comme la gloire éternelle
 de Rio-Janeiro (*). »

Tel est le nom qu'il donne à la rade
 en souvenir du mois illustré par la mort
 de son ami. La nouvelle cité est bâtie
 sous l'invocation d'un saint martyr (**).
 Les troupes, après s'être reposées de
 leurs fatigues, s'embarquent en sa-

(*) Rivièrē de Janvier.

(**) Saint-Sébastien.

luant d'un long adieu la ville naissante, à laquelle sont promises de si belles destinées.

• Cependant le Tamoyo, de plus en plus féroce dans les combats, prépare une horrible guerre maritime contre la cité nouvelle. Mendo, qui ne s'endort pas sur ses lauriers, charge de la défense des côtes un brave chef Tapuya, connu parmi les siens sous le nom d'Ararig-Boia, et chez les chrétiens sous celui de Martin Alphonse.

• Ce cacique, fort respecté dans les aldees, et toujours attaché dans les batailles à la cause du Portugal, renforce de ses troupes l'armée de Mendo. Bientôt les Français reparaissent sur quatre vaisseaux de ligne, et, cherchant Ararig, ils viennent de doubler avec huit barques la pointe du cap Frio.

» A la faveur de la nuit ils débarquent en silence. Leurs bataillons disciplinés inondent le rivage, et se mêlent aux bandes régulières du Tamoyo, avec lesquelles ils doivent opérer de concert. Malgré leur impatience, ils jugent que le moment du combat n'est pas arrivé, et ils attendent que les premiers feux du jour dorent la cime des forêts pour attaquer la taba d'Ararig.

» Mais le brave Tapuya se dispose à les prévenir : comptant sur leur peu de désiance, il veut s'envelopper du voile insidieux des ténèbres pour investir leur camp mal gardé. Il rassemble ses guerriers, et, sans leur parler du péril qu'ils courrent, après les avoir regardés un moment en silence, il leur dit, plein d'ardeur et en frappant son bouclier :

• Sus ! phalange intrépide et valeureuse ! qu'attendons-nous encore dans ces lieux ? Faut-il, pour nous émouvoir, que les Français aient découvert notre retraite, et qu'ils livrent aux flammes notre camp ? Je sais, d'un messager fidèle qui a observé la plage où ils reposent, qu'ils dorment maintenant libres de toute inquiétude. Que la mort les surprenne durant cet affreux sommeil ! et qu'ils sentent nos coups avant d'avoir entendu nos menaces !

• Il suffit pour cela que votre marche soit silencieuse, et que, fondant sur leurs troupes sans défiance, vous ne vous serviez ni de balle, ni de flèche, mais que vous les passiez au fil de l'épée. Emparez-vous ainsi de leur camp, désarmez-les avant qu'ils songent à la vengeance, et ne leur laissez d'autre

• retraite que celle de leurs pirogues;
• o'est là que je les attendrai.

• Ils appellent corps-de-garde le lieu
• où leurs armes sont déposées sous la
• vigilance de quelques sentinelles; cou-
• rez-y sur les pas de nos espions. Que
• le Français désarmé ne puisse rien en-
• treprendre! que, dépouillé des flam-
• mes impies que son bras lance avec
• tant de bonheur, il reste, dès le pre-
• mier choc, prisonnier de notre bande
• valeureuse. •

• Ainsi parle l'adroit Ararig; il dis-
perse lentement ses guerriers dans les
broussailles, après les avoir prévenus
qu'à un temps donné, à un certain lieu,
ils aient à se réunir en épais bataillons.
Les sauvages, trouvant le camp ennemi
enveloppé dans le sommeil, sans gardes,
sans sentinelles, s'y glissent pas à pas,

un à un, et tombent tous à la fois sur le Français épouvanté.

» Tous ceux qui résistent sont égorgés impitoyablement : on s'empare des armes, et quiconque vient chercher les siennes ne trouve à leur place que la mort. La mort succède partout au sommeil. Plusieurs, se voyant sans mousquet, et ignorant la cause du tumulte, cherchent leurs pirogues pour s'enfuir.

» Mais Ararig-Bohia, aussi rapide que l'éclair, foudroie sur le sable ceux qui dorment, et attache avec de fortes cordes ceux qui, privés d'armes, ne songent pas à lui opposer une résistance inutile. Sa fidèle troupe, se répandant sur l'immense plage, remplit tous les alentours d'épouvante et d'horreur ; la plaine est couverte de cadavres, et des lacs de sang fument aux environs.

» Déjà l'étoile du matin scintillait dans l'azur riant des cieux, et, dissipant les ténèbres, elle éclairait d'une lueur tremblante le jour qui se levait à l'extrême-inité de l'horizon, quand à tous les yeux vint s'offrir le hideux carnage de la nuit, et le Français cherchant en vain un asile dans ses pirogues que la marée montante a livrées au vainqueur.

» Ararig poursuit sans relâche la multitude des Tamoyos, qui s'enfonce en vain dans l'épaisseur des taillis; leur aldée est renversée de fond en comble; les bois, les broussailles sont battus; l'épée précipite un grand nombre de fugitifs dans les profondeurs de l'Averne; d'autres, dans leur rapide retraite, s'abîment dans les gouffres de la mer; l'œil ardent du vainqueur visite sans pitié la cabane, la pirogue, et pas

un seul des vaincus n'échappe à la massue foudroyante.

» Ce guerrier, l'honneur du Brésil, fait à la nation des Tamoyos une guerre si opiniâtre , que son glaive éteint leur nom et dépeuple leur terre. Tant qu'il erre dans la campagne, semant l'effroi de toutes parts, jamais le rebelle insolent ne débarque sur cette côte , qu'il ne le frappe de mort ou qu'il ne le réduise , au moins , en esclavage. »



*Dezeses longos seculos contando,
Com annos vinte qualro a vulgar era,
Vi a batava esquadra o mar surcando,
Onde Wilhehens general modera.*

L'ère vulgaire compte déjà seize longs siècles, suivis de vingt-quatre années, quand je vois l'escadre batave fendre la mer sous le commandement de Wilhehens.



CHAPITRE XXVIII.

GUERRE CONTRE LES HOLLANDAIS.

« Ici, reprend Paraguaçú, j'ai vu du trône du ciel descendre une beauté endormie. La piété, le bonheur, la science et la vie brillaient sur sa figure enchanteresse et divine. Des plis de son manteau doré s'échappait l'opulence si chère à la terre, et à peine eut-elle touché notre globe que la guerre s'en-

gloutit dans la profondeur des enfers.

» C'était la Paix, douce messagère du ciel, récompense précieuse d'un sceptre qui, zélé pour la foi, propage le saint culte partout où il commande, et consolide en tous lieux le règne de la justice et des lois. Sans les désastres que lui a légués cette guerre malheureuse, le Brésil jouirait d'un long repos, et pendant soixante-dix ans d'un gouvernement sage, il verrait dans son étendue la terre tranquille et la mer exempte d'effroi.

» L'épée radieuse et la bombe effroyable ne retentissent plus dans les plaines de l'Océan et dans les solitudes du désert : on n'entend que la voix du formidable Évangile, voix douce, simple, exempte d'artifice et d'orgueil. Sa

crainte religieuse assujettit au joug charitable du Rédempteur les nations barbares de l'Amérique , et l'on voit briller dans la main des nouveaux apôtres la croix glorieuse, arme puissante qui a opéré cette étonnante conquête.

» Mais tout à coup j'aperçois l'empire Lusitanien s'engloutir dans le sang, au milieu de l'ardente Libye , et ses domaines dans l'hémisphère américain envahis par le Batave que la mer vomit sur ses côtes. Abandonné par le pouvoir hespérien , combattu par mille contre-temps sinistres, le riche Brésil a livré l'immensité de ses côtes à la froide Hollande.

» L'ère vulgaire compte déjà seize longs siècles suivis de vingt-quatre années, quand je vois l'escadre belge sen-

dre la mer ; Wilhekens commande aux troupes qui la montent ; les vaisseaux obéissent à l'amiral Petre Petrid, l'essroi de l'Océan, et qui, paraissant naviguer vers l'Inde, vient, contre toute attente, jeter l'ancre devant Bahia.

» J'aperçois le front de la place dans laquelle commande le brave Furtado ; ce chef mesure le péril et dispose tout pour une vigoureuse résistance. Il assemble des troupes aguerries, mais il n'en peut tirer aucun secours : elles se dispersent poursuivies bien moins par la crainte des armes que par la présence de la hideuse famine.

» Le Batave expérimenté a vu les troupes, à peine réunies, oublier leur ardeur et songer à la retraite ; les remparts lui semblent couronnés d'une multitude moins nombreuse ; il distin-

gue le peuple s'agitait avec effroi, il compte déjà sur une victoire facile, et, s'emparant d'une redoute, il attaque la cité.

• Ruiter et Duchs, à la tête d'une légion, se précipitent vers la porte de San-Bento; mais, repoussés avec une valeur à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils abandonnent leur entreprise et opèrent leur retraite. Cependant la populace, qui soupçonnait peu jusqu'alors les horreurs de la guerre, alarmée de la promptitude de son propre triomphe, laisse à son tour le terrain que Ruiter vient de quitter, et fuit ceux qu'elle achève de mettre en fuite.

• Furtado-de-Mendoza, dont jamais la crainte n'obscurcit le front, fait volte-

face avec soixante-dix hommes seulement, et sa forte poitrine devient comme un nouveau mur pour la place. L'amour de la patrie, qui excite la fureur de ce brave Lusitanien, le porte à dédaigner le soin de sa vie : il se précipite sur le Batave qui l'inonde, en frappe un, en massacre un autre, et confond leur multitude étonnée.

Les premiers feux du jour découvrent aux Hollandais la cité abandonnée de ses habitans, et sur le pont-levis le noble Furtado résistant seul avec ses soixante-dix compagnons. L'ennemi, étonné d'un si grand courage, sent combien il est à redouter si quelques secours arrivent au héros. Il s'empresse de traiter avec lui, et Furtado s'éloigne, avec tous les honneurs de la guerre,

d'une ville que sa valeur vient d'immortaliser.

• La Renommée, dans son vol rapide, ne tarde pas à publier la belle résistance de la capitale des Brésiliens, et le triomphe du Belge opiniâtre. Le bruit de cette conquête ébranle le trône castillan. L'Ibérie s'attend à voir se confirmer les succès que grossit le vulgaire, et le lion belge étouffer sous ses cruelles griffes les vastes empires du Mexique et du Pérou.

• L'Océan se couvre de nombreuses escadres, l'hidalgie espagnole et portugaise vole aux armes, de fameuses légions s'embarquent, et les flots bouillonnent sous le poids de tant de guerriers. Padrique commande les vaisseaux castillans, ceux de la Lusitanie obéissent à Menezes, et la terre et la mer, incer-

taines de l'événement qui se prépare, se hérissent de canons mugissans, d'instrumens de mille espèces et de tout l'attirail de la guerre.

» Déjà la barre de Bahia est franchie par les soixante-six vaisseaux qui composent la superbe flotte. Montés sur ces nefs puissantes, douze mille hommes de haute valeur occupent l'enceinte du port. Les navires se forment en demi-lune pour couper toute retraite aux Bataves; mais Quif, l'un de leurs chefs, ayant tenté une sortie et attaqué la division de Fadrique, ébranle les troupes lusitaniennes, et met en déroute les Espagnols.

» Le Belge, plein d'orgueil et voulant donner une nouvelle preuve de zèle qui retentisse jusque dans sa patrie, lance contre l'escadre qui foudroie les

murs deux formidables brûlots. Me-nezes croit que ce sont deux barques sur lesquelles les assiégés veulent s'enfuir; toute son escadre s'agite à sa voix, et cette inspiration soudaine l'arrache à l'incendie qui la menaçait.

» La lune a déjà parcouru la sphère céleste, quand les Belges, ayant épuisé leur courage, se disposent à céder la victoire à la fureur sans cesse rennaissante des assiégeans. N'espérant plus de secours, ils abandonnent aux nations alliées la capitale de l'empire américain. »

Paraguaçu continuait, et l'assemblée silencieuse l'écoutait avec attention. Soudain, battu par une horrible tempête, le vaisseau plonge son flanc dans les ondes; le capitaine appelle tout l'équipage à la manœuvre; les matelots,

voyant s'amonceler les vagues tumultueuses, s'élancent vers les voiles; Diogo seconde leurs efforts, et Paraguacú fait trêve à ses discours.



*Tem por nome Arrecife hum forte posto,
Que hum isthmo separou do continente,
Dondo o castello de S. Jorge opposto,
Defende o passo ao transito imminent.*

On donne le nom de Récif à une forte position qu'un isthme a séparée du continent, et à l'extrémité de laquelle s'élève le château Saint-Georges, qui défend le passage.



CHAPITRE XXIX.

PERNAMBUCO.

Le calme ayant succédé à la tempête, et la nuit escortée d'une douce brise étant descendue sur les flots, tout l'équipage, brûlant d'entendre la suite du songe, environne la belle Américaine. Chacun désire savoir qui l'emporta du Belge orgueilleux ou du Lusitanien intrépide. Chacun supplie Paraguacú de

continuer le récit de son intéressante vision.

« J'ai vu, poursuivit l'aimable fille du Brésil, la guerre semer la division dans ma patrie, le Batave féroce y promener ses étendards triomphans, et les abîmes infernaux se peupler de victimes. J'ai vu les milices célestes, descendant des hauteurs de l'Empyrée, verser une telle valeur dans la nation affaiblie, que l'histoire compte chaque victoire pour un miracle du ciel.

• Petrid et Iolo, ces deux foudres de mer, avec leurs escadres maîtresses des côtes, répandent partout la désolation, et livrent le Brésil aux flammes dévastatrices. Petrid incendie la flotte qui revenait des Indes, et sur ses vaisseaux qu'écrase le poids des trésors, il forge de

nouvelles chaînes pour le malheureux Brésil.

» Le Belge, versant l'or à pleines mains, prépare d'ambitieuses machines de guerre; il arme de puissantes escadres, et rêve la prise de Pernambuco. Cette vaste région obéit à l'intrépide et prudent Albuquerque. Il répare la place, rassemble quelques bataillons, et prépare son artillerie. Soudain le liquide élément apparaît couvert d'une forêt de mâts. Ce sont soixante-dix vaisseaux qui rompent les ondes sous le commandement de Wandemburg.

» On appelle *pão amarello* une position voisine de la ville et commode pour le débarquement. Elle était mal gardée par Albuquerque, qui avait concentré ses forces sur la plage. C'est vers ce point que le Batave dirige tous ses ef-

forts. De là, partageant sa troupe en quatre divisions, il marche contre la délicieuse Olinde, où le cheflusitanien oppose à son ardeur les nombreuses bandes d'un peuple inexpérimenté.

Le timide escadron des Portugais ne résiste pas long-temps au feu du Batave. Saisis d'une alarme inconnue, ils fuient confusément, tombent les uns sur les autres, se rendent à l'ennemi, et, laissant la malheureuse ville ouverte à sa fureur, ils courrent se réfugier dans les déserts les plus profonds.

Les Hollandais entrent dans la place abandonnée ; ils s'étaient flattés de l'espoir d'y recueillir d'immenses richesses, ils n'y trouvent qu'une solitude effrayante. Irrités de voir leur cupidité si cruellement déçue, ils vengent sur les temples leur mauvaise fortune, profanent

les autels, et abreuvent le saint culte des plus horribles outrages.

» Mais le courageux Temudo ne souffre pas que le nom lusitanien reste entaché d'une fuite honteuse. Accompagné de l'intrépide Azevedo, il saisit son glaive, embrasse son bouclier, et, tandis que les Hollandais s'abandonnent aveuglément au pillage, il réunit quelques amis qui, haïssant la conduite de leurs compatriotes, offrent leur héroïque vie pour prix de la victoire.

» Honneur immortel du nom lusitanien, s'écrie-t-il, cœurs valeureux qui, dans notre infortune, faites le plus bel usage de votre existence en achetant la gloire au prix d'une mort inévitable; voyez le Batave, dans l'ivresse de son triomphe, se livrer sans défiance au fil de notre vaillante épée. Marchons !

» et si nous ne le terrassons pas, n'expirons pas du moins sans avoir vengé la patrie. »

» Il dit, et, saisissant à deux mains son glaive étincelant, il tombe sur un groupe d'hérétiques qui profane les vases saints, et souille le temple du Seigneur de ses sacriléges insultes. Il fait voler sur le pavé de l'église la tête des uns, plonge son fer dans la poitrine des autres, et, arrachant du tronc plus d'un bras valeureux, il l'envoie trembler au loin sur la terre ensanglantée.

» Azevedo, ayant épuisé ses balles et brisé son épée, ramasse une hallebarde dont il atteint Ruiter; il l'étend sans vie et le laisse en proie à d'horribles convulsions; de là il court sur Cornelissen, qu'il renverse encore, et puis sur le féroce Bla, qui, sous les coups

du héros, baigne le parvis de son sang noir.

» Tous les autres, imitant un si bel exemple, fondent sur les Bataves; mais ceux-ci, réunis en nombreuses légions, entourent les Lusitaniens et poussent de grands cris. Le Portugais résiste et ne se rend point, tant qu'il conserve un reste de vigueur et de vie. Tombant enfin sous le fer des Belges, il meurt, mais il est vengé.

» On donne le nom de Récif à une forte position qu'un isthme a séparée du continent, et à l'extrémité de laquelle s'élève le château Saint-George qui défend le passage. Là le Batave ardent trouve sans cesse devant lui le courageux Lima qui, avec trente braves, sacrifie à sa fureur plus de trois cents ennemis.

» Wandemburg s'étonne d'une intrépidité aussi inouïe, il n'ose en croire ses yeux, il ne peut se persuader qu'avec des ressources aussi faibles le Lusitanien résiste au choc de deux mille Hollandais. Ceux-ci occupent le glacis et tentent l'attaque régulière de la place, mais Lima n'en est point effrayé; il fait demander des secours à son général et continue à se défendre.

» Cependant le gros des Portugais, à qui leur inexpérience dans le métier des armes et une terreur panique ont fait prendre la fuite au premier bruit du canon, rappellent insensiblement le courage qui leur est naturel, et, augmentés de nombreuses troupes qu'entraîne la valeur d'Albuquerque, ils environnent le Belge de redoutes et de tranchées.

• Derrière ces travaux s'élève bientôt un camp qui tient en respect le Batave. Aucun de ces étrangers ne peut sans péril s'éloigner de ses drapeaux; toutes les routes leur sont fermées, les alimens ne leur arrivent plus. Ils voulaient cerner les Brésiliens, et eux-mêmes se voient cernés à leur tour.

• Wandemburg, pressé de mettre fin à cet état de choses, réunit deux mille de ses guerriers, et s'avance contre Albuquerque. Mais les Portugais sont instruits de sa marche, et ils se préparent à lui faire payer cher son orgueil. Les Belges, qui croyaient envahir les redoutes lusitaniennes, sont repoussés par le feu, la lance ou l'épée, et, sans tenter de nouveau un combat aussi défavorable, ils s'éloignent en désordre

et rentrent tumultueusement dans la place.

• Une nouvelle escadre, apportant de Lisbonne quatre brigades de troupes fraîches, vient renforcer les braves Portugais; elle est chargée, en outre, de munitions abondantes, et de mille mousquetaires exercés aux jeux de la guerre. Ces soldats obéissent à Saint-Félix (*), héros célèbre dans les combats, mais moins apte pourtant à ceux qui l'attendent sur cette terre nouvelle.

• L'ennemi, qui, de son côté, a reçu un renfort encore plus considérable, mar-

(*) Saint-Félix, comte de Banholo, brave officier envoyé d'Espagne pour discipliner les milices brésiliennes.

che contre Itamaracá ; mais, repoussé deux fois avec de grandes pertes, il passe à Paraíba, à Rio-Grande, change sans cesse de position sans changer de péril; et l'armée lusitanienne, qui n'est plus novice, bat les Hollandais toutes les fois qu'elle les rencontre en champ clos.

• Wandemburg est remplacé dans le commandement des troupes belges par Rimbach, guerrier jusqu'alors connu par des exploits, mais qui, toujours battu par les nôtres, ne vient recueillir en Amérique que la honte et le déshonneur.

• Les pieux Portugais, assemblés dans leur camp, célébraient par une procession brillante la sainte solennité de la Pâque, quand soudain le Batave fond sur eux et jette le désordre dans

leurs rangs. Cependant l'auguste cérémonie n'est point interrompue, le clergé continue à prier, ainsi que ce sexe chéri du ciel dont les prières montent si bien au trône de la Providence. Les soldats seuls, irrités d'une pareille audace, en appellent à Dieu et à leur épée, repoussent la force par la force, et combattent avec une foi si ardente et un courage si héroïque, qu'immolant Rimbach, ils font payer cher à ses hérétiques leur effroyable sacrilége.

Sur ces entrefaites, l'Éternel, qui préparait un fléau terrible au malheureux Brésil, revêt le Batave d'une telle puissance, que rien n'arrête la course de Vandescop, qui a ceint le glaive de Rimbach. Itamaracá devient esclave de la Hollande, le camp portugais est détruit, Paraiba se rend, Rio-Grande

est perdue, et une autre attaque arrache au Lusitanien Pontal et sa citadelle.

Le reste de l'armée portugaise se réfugie à Alagoas, position forte où elle est bientôt suivie par le Belge féroce. Cependant l'Espagne vient encore une fois à son secours; elle lui envoie une flotte et de braves soldats. Roxas de Borja, expédié à Pernambuco, saisit le bâton de maréchal, déposé par Albuquerque.

Ce nouveau chef, prompt à agir, range ses troupes en bataille, et investit celles de Vandescop, mais le Hollandais s'ouvre un passage à la faveur de la nuit, et va s'échelonner dans une position plus favorable, tandis que Roxas, à qui les ténèbres cachent ce

mouvement, attend avec impatience les renforts qu'il a fait demander.

Soudain, l'aube naissante lui découvre ses adversaires formés sur ce nouveau terrain et paraissant appeler les combats. Une flamme généreuse brûle son âme; il se précipite aveuglément vers le péril; une épaisse fumée couvre le ciel; les bataillons espagnols et hollandais s'éclairent, et la victoire n'eût couronné aucune des deux nations, si le téméraire Roxas n'avait trouvé la mort dans la mêlée.

Saint-Félix, maître consommé dans l'art de la guerre, succède dans le commandement à ce brave Espagnol, et nouveau Fabius, au sein de ces journées de deuil, il sauva par une heureuse temporisation les forces de la Lusitanie. Le résultat des palmes bata-

ves est la remise du gouvernement de Pernambuco au comte de Nassau, que la Belgique envoie prendre possession de ses conquêtes.



*Venho (disse o primeiro) a prisão dar-vos,
Por haver provocado a ira estrangeira:
Ho justo que eu também prender-vos queira,
Mas será (disse o herde) com abraçar-ros.*

**Nous venons , lui disent-ils , vous arrêter au nom
du roi, pour avoir provoqué la rage de l'étranger.—Moi
aussi , répond le héros , je veux vous saisir , mais c'est
dans mes bras.**



CHAPITRE XXX.

LA RÉCONCILIATION.

« Nassau, continue Paraguaçú, est aussi célèbre dans les armes qu'il illustre par sa haute naissance. Respecté de ses concitoyens, il allie à la pureté du sang l'indépendance de la pensée. Il arrivera suivi d'une escadre nombreuse, et, établissant au Récif le siège de son empire, il élèvera des forts et garnira la colonie de châteaux.

» Aspirant à une entreprise mémorable, on le verra laisser Pernambuco en état de défense, et partir à la tête de l'armée et de la flotte pour envahir la délicieuse rade de Bahia. Saint-Félix, chargé de protéger ce boulevard du Brésil avec les débris de ses légions, demande du secours à Lisbonne, tandis que le destin se prépare à opposer son bras terrible à toute l'impétuosité de Nassau.

» Jaloux de faire échouer l'entreprise du Batave, il disposera sur les murs de la place tous les instrumens de défense et de mort, il fera de grosses levées, il répartira ses escadrons dans la plaine, il n'oubliera enfin aucune des sages précautions que prescrit la longue expérience des combats.

» Alors le superbe Nassau, péné-

trant dans l'immense rade, couvrira les ondes de sa majestueuse escadre, dont la ligne se composera de quarante vaisseaux. La trompette martiale frappera les échos de sa terrible harmonie, et le tonnerre humain qui battrra la mer, et les foudres de guerre qui sillonneront le ciel, formeront une tempête plus affreuse encore que toutes celles de la nature.

• L'illustre Silva, qui remplit parmi les Portugais les hautes fonctions du commandement, s'en dépouillera en faveur de Saint-Félix, et ne sollicitera que l'honneur de marcher comme soldat sous ses ordres : action héroïque que lui inspirera l'amour de la patrie, et la confiance qu'il a dans la supériorité de son compagnon d'armes; acte sublime de modestie qui lui vaudra les

éloges de sa cour et les faveurs de son monarque (*).

Nassau cependant débarque ses nombreuses troupes près de Tapagipe, il s'empare de la colline que le vulgaire nomme *le tertre du père Ribeiro*, en souvenir de son ancien possesseur. Saint-Félix, qui devine son projet, le déloge de cette position importante, et le met en déroute après lui avoir tué six cents hommes.

Plusieurs jours le Batave attaque inutilement le quartier de Banholo ; plusieurs jours, dans sa fureur, il range

(*) Cet événement fut suivi d'un autre, tout aussi curieux.

(*) En récompense de cette action généreuse, qui sauva Bahia, Silya fut décoré par Philippe IV du titre de comte de São-Lorenzo.

Cet événement fut immédiatement obligeable

vainement toutes ses forces en bataille. La terre se couvre d'un horrible monceau de cadavres, ses soldats tombent par milliers; mais, malgré le sang qui coule de toutes parts, l'opiniâtre Nassau n'abandonne pas son entreprise.

» D'un autre côté on voit l'armée qui défend Bahia s'affaiblir par sa glorieuse défense, les officiers languir couverts de blessures ou joncher de leurs corps les remparts de la place; et cependant l'ardeur de ceux qui survivent ne se ralentit pas. Saint-Félix les commande toujours, Silva verse toujours son courage dans leurs âmes. Las de tant de résistance, Nassau demande une trêve et rembarque ses troupes; il s'éloigne en frémissant, et laisse la plage couverte de ses plus intrépides soldats.

» Dévoré de vengeance; deux jours, du haut de son escadre, il bat sans danger la cité courageuse; mais ses boulets, ses grenades, sont vainement lancés : on dirait plutôt le salut d'une flotte amie que les hostilités d'un adversaire. Le Brésil conçoit alors l'espérance de frapper à son tour l'ennemi, mais les promesses de Lisbonne ne peuvent s'accomplir, et une mer en courroux repousse des secours impatiemment attendus.

» Je vis alors avec une douce joie la monarchie lusitanienne s'asseoir sur des bases plus solides, et la glorieuse maison de Bragance étendre son pouvoir sur quatre empires formidables. Bahia fête avec pompe le prince triomphant, et Pernambuco, fatigué de tant de combats, invoque Dom Jean IV comme le père de la patrie.

Le nouveau roi, avec sa bonne foi accoutumée, s'occupait de conclure une paix également honorable pour les deux partis. Le Belge avare l'a bientôt rompue. Une de ses escadres occupe Maranhão, une autre livre Sergipe aux flammes, et ce peuple injuste se flatte dans son orgueil de ravir l'Afrique et le Brésil à la Lusitanie.

Abreuvé de dégoûts, indignement calomnié par l'astucieux conseil qui domine le Récif, Nassau se dépouille du commandement, et retourne en Hollande (Q). La sinistre assemblée tourne alors toute sa fureur contre les pacifiques Brésiliens, et appesantit de plus en plus le joug affreux qui pèse sur leur tête. Mais l'heure de la vengeance va sonner.

Fernand Vieira sera dans cette oc-

casion le glorieux instrument de la délivrance de sa patrie. Ce héros, versant à pleines mains ses richesses pour trouver des sauveurs à l'Amérique, réunira sous sa bannière ses amis, ses parents, et, semblable à la pierre qui frappe la statue de Nabuchodonosor, il renversera la Hollande de son piédestal de Pernambuco.

Il lève des troupes, forme des légions, nomme des chefs, demande du secours de cent côtés, et, peignant à grands traits l'horrible tyrannie du Batave, il appelle pour la détruire tous les glaives du Brésil. A sa voix s'avance Henri Dias (*), chef des vaillans Ethiopiens,

(*) Henri Dias, nègre valeureux, qui, à la tête de ses compatriotes, eut une grande part à la restauration du Brésil.

et le brave Camarão (*) qui, à la tête de ses Carijos, doit faire éprouver de si cruels désastres au lion belge.

» Le Hollandais entend avec surprise le bruit des armes, il veut étouffer la flamme naissante, et marche avec deux mille hommes contre Vieira; mais le Brésilien, quittant à son approche son camp retranché, l'attire dans une embuscade dressée parmi les roches profondes qui ceignent la montagne des Tabocas.

» Caché au milieu des cannes et des arbustes, il frappe le Batave surpris; la déroute semble précéder l'attaque, une

(*) D. Antoine-Philippe Camarão, américain d'origine et de nation, brave capitaine des Carijos, qui s'immortalisa dans cette campagne.

ardente furie repousse partout les assaillans. Étonné, indécis, le Belge suspend sa marche, il ne voit point ses adversaires, mais il sent leurs coups, et de nombreux cadavres ont jonché la campagne quand il songe à la retraite.

» La Hollande était puissante ; le Portugal ne l'était plus. La Haye, remplissant Lisbonne de menaces, n'a pas plus tôt appris la nouvelle de son propre désastre, qu'elle jure de le faire payer chèrement au Brésil. Pour protéger ses sujets d'outre-mer Lisbonne se hâte de prendre des mesures dont le but est de changer en une douce paix la guerre qui désole depuis trop long-temps ces contrées.

» Deux régimens sont détachés de Bahia, ils marchent sous les ordres de Moreno et Negreiros, et vont faire suc-

céder, s'il est possible, le repos à l'agitation que Vieira entretient de tous côtés. Ils voient les campagnes livrées aux flammes, les colons expirant sous les yeux des soldats, tous les fléaux enfin que la guerre répand sur cette région malheureuse.

» Negreiros et Moreno ont rencontré Vieira : « Nous venons, lui disent-ils, » vous arrêter au nom du roi, pour avoir » provoqué la rage de l'étranger, et don- » né naissance aux hostilités qui nous » désolent. » « Moi aussi, répond le hé- » ros, je veux vous saisir, mais c'est » dans mes bras. » Il dit, et s'avancant vers les deux chefs, il les presse tour à tour sur son cœur.

» Les troupes suivent cet exemple; les guerriers de Bahia se mêlent à l'in-vincible escadron de Pernambuco, ils

s'applaudissent de leur réconciliation, et maudissent le Hollandais qui cherche à semer la désiance parmi des frères. Dans leur ardeur peu s'en faut qu'ils ne livrent aux flammes l'escadre sur laquelle arrive un plénipotentiaire portugais appelé par le Batave.

Sur ces entrefaites on entend au loin l'immense clamour des femmes qui invoquent l'assistance de leurs vengeurs contre le Belge cruel qui les réduit en esclavage. Vieira paraît, il environne sans bruit l'habitation où repose le général ennemi, il l'attaque, il le bat et le fait prisonnier à son tour.

Ce général était le terrible Henri Hus, commandant du Récif. Avec lui tombe également au pouvoir des Portugais Blac, chef puissant, qui marche sous ses ordres. L'arrogant Batave s'é-

loigne devant les torrens de flammes que Vicira a lancés sur l'habitation, il suit, et, pour hâter sa retraite, laisse un vaste espace semé de ses armes.

» Au bruit d'une si brillante victoire, le peuple se soulève et attaque les Hollandais. Le parti commun de la liberté s'empare de l'importante position de Serinhaem. Itamaraca secoue le joug ainsi que Porto-Calvo et tous les environs de la ville; et le Belge enfermé dans le Récif, sans espoir de secours, éprouve toutes les horreurs d'un siège. »



*Tudo rege na terra a mão potente;
Delle a victoria pende, a vida, a morte;
E sem o seu fator, que o distribue,
Todo o humano poder nada conclue.*

Rien ne se meut dans l'univers sans le secours de son bras. C'est de la Providence que dépend la victoire et la vie et la mort. Sans la Providence, tout pouvoir humain n'est qu'une illusion mensongère.



CHAPITRE XXXI.

LA LIBÉRATION DU BRÉSIL.

« La Hollande, continue la belle Américaine, n'a pas perdu l'espoir de recouvrer ses conquêtes. Son armée, encore nombreuse, passe sous le commandement de Sigismond Van-Scop, chef illustre, muni de pouvoirs suffisants pour distribuer des récompenses aux héros et des châtiments aux lâches. Il est chargé en outre de rétablir une

lutte trop long-temps incertaine, et d'arrêter ou de détruire le courageux Vieira.

Franchissant la ligne qui bloque le Récif, il entre dans les murs de la place, réprimande l'inertie des capitaines, les fait courir aux armes, et sort bientôt pour attaquer la position d'O-Jinde. L'assaut a lieu par trois points; mais la brave troupe qui défend la forteresse accueille l'ennemi avec tant d'énergie, que le Batave s'enfuit épouvanté, et que Van-Scop lui-même est transporté dans le Récif tout couvert de blessures.

La déplorable issue de cette entreprise n'abat point son opiniâtreté. Irrité d'une résistance qu'il taxe de révolte, il veut tenter un nouveau coup de main sur Bahia. Il consomme d'a-

bord toutes les ressources des environs, et, profitant de la négligence des assié-gés, il s'empare de Taparica et attaque la place.

» Cependant Telles, qui, avec des troupes bien inférieures, ne désespère pas de chasser le Batave, l'assaillit témérairement contre l'avis de ses compagnons d'armes, et expose toutes ses forces dans une sortie désastreuse. Le roi de Portugal reconnaît que les tentatives de ses sujets sont infructueuses, et que leur glaive est d'un faible secours contre la duplicité belge. Il se décide à envoyer au Brésil une puissante flotte, à laquelle est confiée la glorieuse mission d'expulser l'usurpateur.

» Van-Scop voit approcher l'orage, et il abandonne Taparica pour aller attaquer le Récif, dont le siège réclame

impérieusement sa présence. Les Portugais ont reçu pour nouveau général Barreto de Menezes, qui gouverne Pernambuco avec prudence, et qui se dispose à le défendre avec intrépidité.

• De son côté le Batave, non moins désireux d'assermir sa conquête, se prépare à débarquer neuf mille hommes de troupes valeureuses et blanchies dans les combats. La flotte qui les porte traverse l'océan, domine la plage américaine, usurpe l'empire des terres et des mers, et menace les Lusitaniens de son bronze exterminateur.

• Les Hollandais, se réservant d'utiles renforts, entrent en campagne avec sept mille de ces braves vétérans suivis des épais bataillons des barbares. Rien ne semble devoir résister au choc de

celle masse bardée de fer. La forteresse de Barreta ouvre ses portes; ses alentours se soumettent à l'ennemi; mais le Lusitanien, enfermé dans le Récif, multiplie ses moyens de défense et se prépare à vendre chèrement sa vie.

• Sigismond, qui s'est rendu à Moribeca pour assurer son service de vivres, compte déjà sur une victoire si peu douteuse, qu'il donne ordre de disposer ses quartiers aux environs de la place; mais Barreto et Vieira, sûrs que le ciel approuve la justice de leur cause, n'épargnent rien pour être bientôt en état de lui livrer bataille.

• Van-Scop ne recule pas devant la pensée de terminer par une seule action une lutte qui dure depuis tant d'années; il est persuadé que si le Lusitanien est une fois vaincu, de nou-

velles forces lui manquent pour recommencer la guerre. Déjà la multitude confuse des barbares commence à exercer sa furie, et met tout à feu et à sang; elle trouble la discipline qui règne dans les rangs belges, et prélude à des combats qui, pour être sans ordre, ne sont point sans valeur.

• L'armée portugaise qui attend, impatiemment le Batave couronne de ses légions la cime des monts Guararapes. Bientôt l'ennemi se montre dans la plaine; les Lusitaniens l'attirent par de fréquentes escarmouches et le forcent à tenter l'attaque de leur terrible position. Du haut de la cordillière, un feu bien nourri soudroie les Hollandais, dont le carnage est si prodigieux, que sur leur front et sur leurs ailes la montagne se couvre de cadavres.

» Van-Scop furieux rallie plusieurs fois ses bataillons, il redouble d'audace, il jure de déloger le Brésilien de ses retranchemens; mais l'invincible Caramâo a juré de son côté qu'il ne perdra pas un pouce de terrain. Une pluie de balles qu'il envoie aux Bataves leur fait abandonner à trois reprises le terre dont ils sont toujours au moment de s'emparer. Ils fuient enveloppés des ombres de la nuit, et traînent après eux une longue suite de blessés.

» Les Portugais n'ont à regretter que quatre-vingt-dix hommes. Tandis que le Belge se retire honteux, l'aurore, dorant de ses rayons la cime de la cordillière et les plateaux voisins, découvre le vaste champ de bataille, semé de corps, de mousquets, de canons et de drapeaux. Plusieurs Hollandais qui se

sont égarés dans les ténèbres, surpris à l'improviste par l'éclat du jour, cherchent en vain leur route : ils tombent prisonniers dans les mains de nos soldats.

• La Belgique frémit, l'Europe s'étonne, le Portugal triomphe, Bahia entonne des chants de victoire. Une poignée de braves a vaincu l'immense pouvoir qui l'écrasait, la pensée ne saisit rien d'humain dans ce prodigieux résultat, partout le doigt de Dieu est marqué, partout on aperçoit le choix qu'il fait pour ses miracles des plus faibles et des plus humbles instruments.

• Les ressources de l'ambitieuse Hollande se sont épuisées dans cette pénible conquête, mais sa cupidité ne s'éteint pas. Brûlant de tenter encore

une fois le sort des armes, elle lève des troupes, elle choisit des chefs. Provoquée cependant par la Grande-Bretagne, et forcée de défendre des intérêts plus précieux, elle suspend sa nouvelle entreprise, et laisse la guerre allumée dans le pays de Pernambuco.

Sur ces entrefaites, Brinc demande à Van-Scop une troupe d'élite avec des armes, des munitions, résolu à jouer encore la victoire dans une bataille sanglante. Cinq mille hommes et quelques canons lui sont accordés. Il rentre en campagne, s'empare du Récif, et effraie la contrée par une diligence qui ne le cède qu'à sa valeur.

Barreto se prépare à le recevoir à la tête de deux mille-six cents vieux soldats jaloux de soutenir jusqu'à leur dernier soupir la cause sainte de la li-

berté. Il occupe le terrain encore ensanglanté par la défaite des Bataves. Brinc s'est logé au sommet de la montagne d'où partirent les traits dont ils furent écrasés. L'un veut renouveler le carnage, l'autre brûle de le venger.

Brinc, attentif à tout ce qui se passe, se fortifie avec l'expérience d'un vieux guerrier; il déploie son front de bataille, il dispose son corps de réserve, et, fier de ses préparatifs, il ne peut croire que le Portugais se hasarde à l'attaquer dans une position si formidable.

Barreto contemple l'ennemi; mais déjà l'ardeur de ses troupes ne connaît plus de bornes, elles brûlent de s'élançer vers la colline par des sentiers qu'elles ont souvent gravis. Le brave Vieira est chargé de les conduire dans

cette audacieuse entreprise. Il cache habilement son projet, ordonne qu'un feu bien nourri protège son attaque, et, après mille chances douteuses, il a le bonheur de se voir avec ses valeureux compagnons à la cime de la montagne.

• Mais là une nouvelle bataille l'attendait. Le Belge, inaccessible à la crainte, prolonge sa résistance, et conserve la position qu'il a choisie. Vieira, dans son activité, pousse d'abord vainement ses troupes : là où un guerrier s'avance un guerrier résiste. Plus d'un combat à moitié mort. Environné des ombres du trépas, plus d'un presse le sol de ses dents, et, blasphémant encore, il exhale tout à la fois son dernier soupir et sa rage.

• Le grand Barreto vole de tous côtés

tés; il anime les uns, il secourt les autres, il excite dans les cœurs l'amour de la patrie, soutient ici des forces menaçantes, rassérnit plus loin des forces épuisées. Brinc, souillé d'un sang noir, rugit environné des Bataves mourans. Terrible, il attaque un bataillon tout entier, et, semblable à une digue, il en contient plusieurs autres prêts à fondre sur lui.

» L'invincible Camarão, qui l'aperçoit dans la mêlée, marche droit à lui à la tête d'un corps de réserve, et, l'atteignant d'une balle terrible, il se flatte de mettre un terme à une lutte trop sanglante; mais l'ainiral de la superbe flotte, qui voit Brinc tomber expirant, saisit le commandement des troupes, et s'efforce de ramener les Belges aux combats.

› Henri Dias, qui l'observe, a résolu que l'ordre du nouveau chef resterait sans effet; il le vise à la tête, et d'un coup terrible il l'envoie rejoindre son prédecesseur. Le Hollandais, n'ayant plus de général, erre d'abord confusément; puis il prend la suite et abandonne le champ de bataille aux Portugais.

› Le superbe étendard des États, des tentes, des pièces d'artillerie, de nombreux drapeaux, treize cents morts, des prisonniers, des bagages, la caisse militaire, de riches armures, tels furent les brillans trophées de cette grande victoire.

› Sans perdre de temps, le chef lusitanien serre de près les remparts du Récif. Le Belge avait éprouvé toutes les horreurs d'une longue guerre. Ses per-

tes étaient incalculables, mais celles du Portugais ne l'étaient pas moins. Heureusement le hasard conduit sous les murs de la place Jacques qui, récemment élevé au commandement de la flotte, escortait dans ces parages les bâtiments du commerce.

Assiégué par terre et par mer, le Récif se rend après un blocus de neuf années, d'immenses pertes et de cruels désastres. Cette conquête ouvre aux Lusitaniens toutes les portes du Brésil, glorieuse récompense du ciel, grâce évidente du Très-Haut qui a voulu qu'une poignée de patriotes triomphât d'une orgueilleuse nation dont les flottes couvraient la mer, et dont les armées épouvaient la terre.

Ainsi la divine Providence règle à son gré le sort des mortels. Ainsi

elle se plaît à leur montrer par des preuves évidentes que nul au monde n'a plus de force ni de puissance, et que rien ne se meut dans l'univers sans le secours de son bras. C'est de la Providence que dépend la victoire et la vie et la mort. Sans la Providence tout pouvoir humain n'est qu'une illusion mensongère.

Lisbonne triomphé, mais son long châtiment est une leçon terrible dont elle doit profiter. Les rois de la terre ne sont rien sans le roi du ciel, et c'est à lui seul qu'ils doivent rapporter leur influence et leur gloire. Le Brésil, échappant à son tour aux chaînes de la Lusitanie, accomplira un jour de glorieuses destinées, et peut-être est-ce du nouvel hémisphère qu' partira la force

victorieuse qui doit soumettre l'univers (*).

» J'ai vu dans mon songe, poursuit Paraguaçú, mille événemens divers qui doivent jalonna le cours des siècles; j'ai vu surgir des provinces puissantes; j'ai vu naître dans le Brésil des magnifiques cités, briller de fameux chefs, se former d'illustres nations; tant de mouvement, tant de variété, jetés comme des spectres dans une nuit fantastique, confondent la pensée et éblouissent la vue.

» J'ai vu des prélats de haute hiérarchie; et parmi les plus célèbres, j'ai dis-

(*) J'ai traduit presque littéralement pour la seconde fois, cette singulière prophétie de l'auteur.

tingué le savant Lemos, à qui notre université devra un jour de nouvelles lumières. Il installera l'académie dans un palais plus vaste, il fondera un athénée dont la gloire remplira le monde.

Ici Catherine se tait. Dans une extase profonde, brûlée de célestes ardeurs, elle répand de douces larmes sur son visage baigné de lumière, douces larmes, semblables à celles que l'aurore verse dans le calice des fleurs. La religieuse assemblée attend d'elle le récit d'événemens plus merveilleux encore, et, ne troublant point son repos surnaturel, elle la laisse pieusement dans les bras de son divin époux.



*Nas brancas mãos, que angelicas se estendem,
Num desmaiado azul nas veias tinto,
Faz parecer aos olhos, quando o attendem,
Alabastros com fundos de jacinto.*

*Quand ses mains blanches s'étendent avec bonté,
L'azur mourant de leurs nombreuses veines se dessine
si gracieusement, qu'elles offrent à l'œil, surpris l'al-
bâtre le plus pur mêlé à la plus belle hyacinthe.*



CHAPITRE XXXII.

LA VIERGE.

L'équipage saisi d'étonnement admirait la belle Américaine revenant de sa miraculeuse léthargie , et il prêtait l'oreille avec un nouveau plaisir , au récit de la seconde vision qu'elle venait d'avoir : « J'ai vu , s'écriait-elle , j'ai vu se dérouler dans les plaines du ciel un nuage serein , d'un rouge empourpré , plus beau que le soleil qui

fait le tour du monde, et semblable à ces brillantes vapeurs qui environnent l'aurore dans une délicieuse matinée.

» J'ai vu des astres étincellans de mille feux former dans la sphère azurée une couronne d'une matière plus pure que le diamant, et qui paraissait sortir des mains de l'Être suprême. Chaque étoile jetait un éclat si vif, qu'on l'eût prise pour un soleil, précieux emblème de la reine divine dont elles environnaient la tête.

» Les cheveux de cette incessable beauté, semblables à des fils d'or, flottaient dans les airs au gré d'une douce brise, et tantôt divisés, tantôt rassemblés en longues tresses, ils volaient comme des flèches, mais ne blessaient pas; cependant un seul eût suffi pour pénétrer jusqu'au fond des âmes, un seul lui a sou-

mis pour toujours le plus tendre des époux.

• Son front blanc et uni, sur lequel se répandait une céleste sérénité, brillait d'un éclat immortel. Là, se déployait une pieuse mansuétude, une suave modestie, escortée de grâces, et quiconque eût tourné ses paupières vers ce beau front, aurait senti s'évanouir ses peines et s'accroître ses plaisirs.

• En vain chercherait-on sur la terre quelque chose qui approchât de ses divins yeux. Fleurs, diamans, astres radieux, ils effacent tout et par leur charme irrésistible et par leurs attraits sans cesse renaissans; un seul de leurs regards enchaîne le cœur tout entier. Autour d'elle montent les innombrables prières des mortels qui se vouent à son culte glorieux, et qui, pour tout remède

à leurs maux, sollicitent la saveur inappréciable d'un seul coup d'œil.

Si la nature offrait quelque image qui rappelât sa figure angélique, je la comparerais, pour sa blancheur et son incarnat, aux plus belles roses que le printemps fait éclore. Mais il ne naît pas de fleur dans la sphère terrestre, il ne brille pas d'étoile dans le firmament qui, si on la lui compare, ne soit auprès d'elle moins qu'une étincelle fugitive auprès des torrens de lumière que répand le soleil.

Suspendue à sa bouche mi-close, la profondeur de l'empyrée s'arrête silencieuse; c'est de cette bouche divine que s'est échappé un mot plus puissant que celui qui a créé le monde. Ses lèvres de rose répandent autour d'elle un parfum délicieux que cette mero

aimante et pieuse puise dans les baisers de son fils.

• Cette figure, aussi aimable que belle, tient l'univers plongé dans une admiration respectueuse; dans ses traits est gravée la puissance de l'auteur du ciel; car tout ce que l'espace azuré possède de parfait, tout ce que les lueurs angéliques ont de brillant, tout ce que l'ardent incendie des séraphins offre d'inéffable, se retrouve en abrégé sur ce visage céleste.

• Quand ses mains blanches s'étendent avec bonté, l'azur mourant de leurs nombreuses veines se dessine si gracieusement, qu'elles offrent à l'œil surpris l'albâtre le plus pur mêlé à la plus belle hyacinthe. Ces mains entourent d'une douce étreinte son sein délicat, beauté bien supérieure à toutes

celles que je viens de décrire. Je ne la retracerai pas ici , car pour y réussir mon pinceau chercherait en vain d'assez vives couleurs dans tout ce que Dieu créa, dans tout ce qu'il peut créer encore.

Le Verbe saint n'a pas dédaigné , dans son amour pour les hommes , de recourir aux formes mortelles d'un symbole grossier, et sous le voile de la Vierge on aperçoit un agneau pais- sant au milieu des lis. Bientôt un doux sommeil ferme les yeux de l'innocente créature, et autour de sa couche émail- lée lesséraphins, repoussant le tumulte, protègent son corps et commandent le silence.

Au-dessous de la céleste beauté on aperçoit l'antique serpent , auteur pour nous d'une ruse fatale. La Vierge

soule d'un pied vainqueur la tête qu'il souleva si criminelle. En vain cherchait-il à envelopper les mortels de ses affreux replis. A la voix de la reine des cieux, il rentre au fond de l'abyne, et vomit son noir venin dans le labyrinthe du gouffre infernal.

Le seul aspect de cette beauté sans rivale avait suspendu mes sens et absorbé ma pensée. J'entendis dans mon âme une douce voix qui la remplissait de force ; et comme dans un fertile jardin la rosée matinale imprime une nouvelle vigueur aux plantes, de même la grâce qui coulait à pleins bords dans tout mon être l'investissait d'une énergie et d'une fermeté qu'il ne connaît pas.

Heureuse Catherine, me dit cette voix délicieuse, tu reverras les bords

» du Brésil. Arrache mon image à des
» mains infidèles, et rétablis-la dans un
» sanctuaire digne de moi. » Elle dit, et
une nuée lumineuse couvrit comme
un voile sa figure angélique. Elle ne
s'efface point de mon souvenir ; elle s'y
balance sans relâche entre un amour
de plus en plus doux et des regrets de
plus en plus amers. »

Ainsi parla Catherine, et une ter-
reur incertaine agita tous les cœurs.
Chacun se demandait quelle était cet-
te image miraculeuse et quelles mains
sacrilèges l'avaient profanée, si la mère
de Dieu, s'enveloppant d'un nouveau
mystère, voulait les engager à lui gar-
der un asile au fond de leurs âmes, et
leur faire conclure, par cette hospitalité
mystique, un traité qu'aucun pouvoir
humain ne détruirait.



*Mas de ti sobre tudo condoidos,
Triste Coutinho, que no acerbo caso,
Depois de triunfar d'Asia assombrada,
Perdesto infelizmente a vida amada.*

Tous oublient leur sort pour s'occuper de toi, brave
Coutinbo, de toi qui, après avoir triomphé de l'Asie
tremblante, es venu mourir si misérablement sur cette
plage inconnue.



CHAPITRE XXXIII,

LA MORT DE COUTINHO,

Une voile se dessinait le long des côtes de Bahia. Elle parut bientôt surmontée d'un pavillon rouge, au milieu duquel s'agitait au gré des vents le terrible lion de l'Espagne. Elle salua nos voyageurs d'une salve fulminante, mit le cap sur le vaisseau français qui cinglait vers le rivage, le hélà, et invita Diogo à passer à son bord.

Le brave Gonsalve fêta avec transports l'hôte chéri qui s'était rendu à sa prière. De brillans souvenirs se réveillèrent dans leurs deux esprits. Chacun se rappelait quel était l'autre, ils se pressaient mutuellement dans leurs bras, et le Lusitanien reconnaissait dans le chef Castillan un des compagnons d'Arellano.

« Ami, dit l'Espagnol dont l'âme généreuse n'avait pas oublié le secours reçu naguère sur la plage de Bahia, Charles-le-Grand, ce fameux empereur qui a rempli l'univers de son nom, m'envoie te saluer et t'exprimer sa reconnaissance.

» L'invincible César a appris avec joie le service que tu as rendu à la monarchie espagnole. Heureux de pouvoir en son nom te payer ce que tu as fait pour

ses sujets, je remets en ta puissance les débris de malheureux colons qui périssaient sur ce rivage inhumain. Victimes d'une captivité barbare, ils adressaient au ciel leurs vœux mêlés de larmes, quand, protégée par mon bras, la liberté racheta leur déplorable existence. »

Garcès, le plus distingué des colons Lusitaniens, confirme à Diogo le bien-fait qu'il a reçu du chef Castillan, et commence en ces termes l'histoire de leurs tristes aventures : « Quelque temps après que tu eus abandonné les nations barbares de ce nouvel hémisphère, la monarchie portugaise, sur ton avis, envoya ici de puissans vaisseaux et de courageux soldats chargés d'assujettir ces peuplades sanguinaires. »

• Pereira-Coutinho était le vaillant

guerrier destiné à faire la conquête de Bahia. Il s'était déjà rendu célèbre dans les Indes, et Lisbonne mettait en lui ses plus chères espérances. Ayant fait ses préparatifs, rassemblé ses vaisseaux, recruté les plus intrépides marins, il invita les Portugais des deux sexes à venir sous ses ordres peupler ces contrées inconnues.

» Abordant sur ces plages lointaines à l'ombre de ton souvenir, il visita les alités des Tupinambas, et conclut avec eux une alliance amicale. Du fond du désert accoururent en nombreuses bandes, pour fêter notre arrivée, les Carijos, les Tapuias et toutes les autres nations de ces immenses solitudes, attirées par la renommée de ton nom.

» Coutinho s'adressa de préférence au grand Gupeva et au vieux Taparica,

chefs de ces Tupinambas héroïques, dont les huttes couvrent les campagnes de Bahia, et, sachant que des liens de parenté les unissaient à toi, il les invita à venir peupler les environs de la rade.

Utilisant le fertile terrain dont la nature se montre en ces lieux si libérale, il couvrit le pays de sucreries, de fabriques d'aldées, d'habitations, échangea des semaines contre des baumes précieux, planta le manioc, la canne, le riz, et ne douta point que cette colonie ne devînt bientôt la meilleure de toutes celles que possède l'Europe.

Il choisisit dans les tabas les hommes les plus propres aux travaux de l'agriculture, et garda pour les entreprises belliqueuses ceux en qui il reconnaissait le plus d'intrepétité. Par de douces manières il leur enseigna les vérités

touchantes de la religion, et, remarquant les différences de chaque race, il dompta les uns par la bonté, les autres par la force.

Il savait fort bien qu'il n'y a rien à attendre de pareils hommes quand l'âge a endurci leurs cœurs et enraciné leurs penchans. Aussi choisit-il dans les enfans ceux parmi lesquels il se propose de répandre les biensfaits d'une sage éducation. Il ne les arrache pas avec violence aux embrassemens de leurs mères; mais, profitant des lumières que quelques-uns acquièrent, il persuade à ces nations barbares de vouer leurs familles au culte sacré de l'intelligence humaine.

Dans ses écoles bien dirigées, la crainte de Dieu marche avant l'étude des arts. On donne aux enfans des le-

çons de lecture, de calcul et de chant; on leur enseigne les premiers éléments de la doctrine évangélique. En les voyant, leurs pères grossiers s'étonnent de tant de lumières. Touchée par les larmes de son fils, la mère se laisse aller au penchant de la foi; et nous reconnaissons bientôt qu'il n'existe pas pour nous de meilleurs moyens de soumettre ces nations barbares.

Cette marche prudente nous conduira, si mon esprit ne s'abuse point, à de brillans résultats. À l'aide d'écoles et de colléges, nous parviendrons à humaniser toutes ces peuplades sauvages. Elles suient si nous les attaquons à main armée; élevées par nos soins au sortir du berceau, elles étendront les conquêtes du Christianisme autant que celles de la Lusitanie.

» Mais, tandis que la nouvelle colonie fleurit à l'ombre de ses douces lois, le serpent infernal, levant sa tête hideuse, vient semer tout à coup la défiance entre les Tupinambas et les colons Portugais. Ce changement subit fut occasioné par le vil intérêt de nos compatriotes, qui, offensant des alliés pacifiques, couvrirent le pays de cruels adversaires.

» Gupeva se vit abandonné des siens ; Taparica fut assassiné ; les Lusitaniens, inquiétés par les sauvages du désert, éprouvèrent de continuels dommages dans leurs plantations ; leurs moissons furent brûlées ; leurs troupeaux dispersés ; Coutinho vit sa colonie assiégée par les barbares, son trésor pillé et tous ses travaux rendus inutiles.

» Emu de l'affliction générale de ses

colons, il résolut de se diriger vers un site plus tranquille. Nous cherchâmes dans les Ilheos une retraite contre ces peuplades féroces; Coutinho, y trouvant des hommes plus doux, essaya de se les attacher en fondant une colonie moins féconde peut-être que la première, mais plus durable et plus sûre.

» Cependant les Tupinambas, revenus à des sentiments plus humains, nous convièrent bientôt à retourner chez eux. Leurs promesses paraissaient franches; ils nous donnaient mille preuves d'amitié, et nous manifestaient l'ardent désir de conserver désormais intacte la paix dont ils faisaient naguère leurs délices. Le malheureux Coutinho crut en signant des traités donner des marques insaillibles de sa bonne foi, et, chassant toute crainte, il ne songea

plus qu'à revoir la délicieuse rade de Bahia.

La flotte déploya ses voiles blanches. Chacun de nous, tout entier à ses souvenirs et à ses espérances, ne pensait qu'à revoir cette baie enchanteresse. Notre navigation fut heureuse jusqu'à la vue du port si désiré ; mais là, la mer se souleva jusqu'aux astres, et le ciel se couvrit d'un voile noir dont nos regards furent effrayés.

Une atmosphère ténébreuse, un brouillard impur nous déroba l'aspect de la côte. Incertains, ne sachant vers quel point du rivage nous poussaient les courans, nous allâmes en aveugles battre un rocher escarpé. Dans ce moment horrible, entourés de la nuit et de la mort, nous élevions au ciel des mains suppliantes, quand notre vais-

seau avec un bruit épouvantable se brisa contre l'écueil, et se dispersa en mille fragmens déchirés.

» Nous fûmes, comme tu le penses bien, submersés par des montagnes d'eau. Nous nageâmes en frémissant au milieu de l'effroyable tourmente. Dévorés par les ondes, les uns disparaissent dans les profondeurs de l'abîme ; poussés par les courans, d'autres allèrent rouler sur le sable du rivage. Mais là les attendait le Tupis avide de carnage ; ses flèches se sont baignées dans notre sang ; il nous a transportés à demi morts dans l'intérieur des terres pour nous faire subir le sort cruel de tous ses prisonniers.

» Plusieurs sous nos yeux ont été dévorés par les barbares, nous en avons vu attendre avec courage ce moment

terrible. Tous oubliaient leur sort pour s'occuper de toi, brave Coutinho, de toi qui tant de fois, sur les bords reculés de l'Orient, élevas des trophées chargés de gloire; qui vainquis si souvent les nombreuses flottes et les robustes armées du Malabar; qui fus la terreur des nations indiennes, que tu soumis au trône lusitanien, et qui, après avoir triomphé de l'Asie tremblante, es venu mourir si misérablement sur cette plage inconnue. »

Suffoqué par ses larmes, le bon Garcès ne put poursuivre. Diogo le plaignit sincèrement, car il n'avait pas oublié que telle avait été aussi sa destinée. Il offrit ses consolations aux naufragés. « Je ne suis pas insensible à vos malheurs, leur dit-il, je sais tout ce que vous avez souffert, et l'infortune

m'a enseigné à plaindre ceux qui en sont les victimes.

» Compatriotes! résistez avec courage aux coups de l'adversité. C'est par des sentiers pénibles et à travers des périls inouïs, que vous arriverez à l'immortalité; que vous léguerez de brillans monumens de votre gloire à vos derniers descendants; que vous obtiendrez enfin par votre persévérance un nom sublime dans les pages de l'histoire. »



*Hum Carijo portou nisto empregado,
Em quanto a carga em toda a não se muda,
Huma imagem roubou formosa e bella,
Que a não venera na intror capella.*

**Un Carijó de ceux qui sont employés à ce travail,
profite du bouleversement général du navire pour dé-
rober une superbe image que l'équipage vénère dans
sa chapelle.**



CHAPITRE XXXIV.**L'IMAGE ENLEVÉE.**

“Caramurú consolait ses compatriotes, et il témoignait à l'envoyé du monarque espagnol tout l'attachement qu'il éprouvait pour son maître et toute la reconnaissance qu'il conserverait pour le souvenir de Charles-Quint. Recueillant ensuite les naufragés dans son vaisseau, il entre dans cette délicieuse rade

sur les bords de laquelle Bahia s'élève en amphithéâtre.

Curieux de voir quels nouveaux colons arrivent sur cette nef étrangère, les sauvages descendent de leurs déserts. Paraguaçú, bien que son port et ses vêtemens aient changé son aspect, est reconnue sans peine de ses compatriotes attendris. Des applaudissements partent de tous les points du rivage à l'aspect du grand Caramurú, à qui ils témoignent par les plus tendres respects leur ancienne affection et une nouvelle obéissance,

Diogo ne néglige rien pour que le vaisseau de Duplessis soit accueilli avec distinction, et chargé du bois le plus précieux de la contrée. Un Carijó de ceux qui sont employés à ce travail profite du bouleversement général du navire pour

dérober une image que l'équipage vénère dans sa chapelle.

Diogo l'aperçut dans la cabane d'un Tupis où lessauvages l'adoraient comme une chose surnaturelle et qui confondait leur intelligence. Le Lusitanien fut frappé de l'aspect de cette représentation céleste ; il crut y reconnaître les traits de la mère de Dieu ; il l'honora avec les barbares, et engagea la pieuse Catherine à la venir voir.

La belle Américaine, en entrant, lève les yeux sur cette figure angélique, et, poussant un cri de joie : « C'est elle-même, dit-elle, c'est cette reine des séraphins que j'ai aperçue dans ma sublime extase; vierge plus pure que le Soleil et plus radieuse que l'Aurore. La voilà, la voilà cette image que je vénère; elle a été dérobée aux chrétiens,

je le sais. O combien mon sort est heureux! combien ma gloire est parfaite! Je comprends maintenant ce qu'exige de moi cette mère divine.

Elle dit, et, prosternée devant l'image sainte elle l'embrasse avec une ardente ferveur, elle la couvre de baisers, elle la presse sur son sein, la joie lui arrache un déluge de pleurs, et du fond de son âme mille soupirs d'amour s'élèvent vers le ciel. « Quoi! c'est ici, s'écrie-t-elle, c'est ici que je vous trouve, Vierge pieuse, au milieu de ce peuple idolâtre, idolâtre comme je l'ai été, comme je le serais encore si la lumière ne se fut répandue dans ce cœur livré à la barbarie? »

Les sauvages considèrent Paraguaçú avec une morne surprise, ils prêtent une oreille stupide à ses accens, et ne peu-

vent deviner si c'est le plaisir ou la douleur qui lui arrache des larmes. Regardant l'image comme un être divin, ils imitent tout ce qu'ils voient faire à leur jeune compatriote; l'un parle à la statue, un autre la presse dans ses bras, un troisième la couvre de baisers.

Le Lusitanien et le Français admirent avec humilité un prodige si éclatant. Ils se rappellent le songe miraculeux qui a révélé à la fervente Américaine ce présage sacré. Mais tandis que la multitude grossière examine tout avec étonnement, l'équipage recueilli transporte avec pompe l'image dans un temple construit à la hâte pour la recevoir.

Invoquée souvent avec ferveur, elle reçut le nom de Notre-Dame de la Grâce, et fut, depuis ce jour, vénérée comme la protectrice particulière de

Bahia. L'église qui lui a été dédiée, au sein des ténèbres d'une nation impie, passe pour avoir été la première du Brésil.



*Elle da sujeição tudo hoje exime,
Cedendo ao trono luso a posse inclira :
E eu do monarca na real pessoa
Cedo todo o direito, e entrego a croa.*

Il vous délie aujourd'hui de tous vos serments, et abandonne au trône lusitanien les droits que vous lui avez donnés sur vous. Je cède aussi les miens à la personne sacrée du monarque de Lisbonne, et je dépose à ses pieds la couronne de mes ancêtres.



CHAPITRE XXXV.

L'ABDICTION DE CATHERINE.

Le peuple célèbre cette fête religieuse, quand soudain une salve retentit du côté de l'Océan, et l'on aperçoit à l'horizon une magnifique flotte dont la brise déroule les pavillons bariolés. La multitude se précipite vers la plage, elle distingue déjà sur ces drapeaux le

blazon renommé, dans lequel figurent ces pointes cruelles qui déchirèrent le Sauveur des hommes (*).

Cette flotte obéit à Thomé de Souza, qui, envoyé dans ces parages en qualité de gouverneur, vient, à la tête d'une population nombreuse, imprimer un accroissement rapide à la jeune colonie. Il choisit pour sa demeure un site planté de verts mangliers que le grand Caramurú habita jadis. Le nouveau village ressemblait aux tabas américaines, et il porte encore de nos jours le nom d'*ancienne ville* (**).

(*) Allusion aux armes de Portugal. Nous avons dit pourquoi.

(**) *Villa-Velha.*

Là l'illustre Diogo fut reconnu prince des Tupinambas, et proclamé par les tabas du désert *dragon de la mer* et *fils de la foudre*. C'est dans ce but que Paraguaçú, à qui les droits du sang assuraient l'héritage de ses aïeux, avait convoqué dans les murs de Bahia l'assemblée générale de ses guerriers intrépides.

La foule accourt à l'aldée, ancien séjour de Gupeva ; les autres peuplades viennent également précédées de leurs caciques. Toute la nouvelle cité remplit la grande tour, rustique palais de Paraguaçú, qui, en sa qualité de princesse, prend place au milieu des Tupis.

Assis à ses côtés, Diogo, en costume national, et Souza, revêtu de son armure portugaise, président avec dignité

le sénat de Bahia (*). Le clergé saint invoque le maître des cieux, la douce harmonie des clairons se fait entendre, les troupes européennes se rangent en bon ordre, et le reste de l'espace est couvert par les barbares. A la tête de chaque nation brille son chef le front ceint de plumes de diverses couleurs.

Une longue procession de pieux apôtres amène les timides néophytes dont ils ont ouvert l'innocence aux clartés de la foi. Le visage de ces hommes régénérés est radieux et leur maintien modeste. Ils entonnent de religieux

(*) Dans ces derniers temps, ce même sénat (ou municipalité) de Bahia fêtait l'anniversaire de cette cérémonie.

cantiques composés en idiome brésilien, véritables chants de guerre au bruit desquels d'ardens missionnaires conduiront cette milice céleste à la conquête spirituelle des barbares.

Pénétré des avantages dont ils pourraient être un jour à leur patrie, le monarque du Portugal avait choisi ces saints prédicateurs pour aller répandre la foi dans les solitudes de l'Amérique. Leur zèle aurait achevé sans peine cette glorieuse entreprise, et soumis les plus nombreuses nations du désert au joug de la croix, si l'intérêt humain ne s'était glissé dans leurs rangs, et n'avait souvent aliéné leur serviteur (*).

Mais la majeure partie de nos ou-

(*) Témoin les jésuites du Paraguay.

vriers évangéliques ne partage pas ces honteuses faiblesses. Inébranlables dans leur couragéous dessein, prêts à subir les plus durés fatigues, rien ne les arrête quand il s'agit de propager la foi. Tels furent le fameux Nobrega et l'illustre Anchieta, qui, bravant les alarmes et les périls, souriant aux flèches cruelles du barbare, parcoururent le vaste désert, et après mille travaux incroyables plantèrent le glorieux labarum dans les sables arides du Brésil.

Beaucoup d'entre eux, animés d'un zèle inaltérable, cachés dans le creux des arbres, exposés aux insultes des sauvages, vivent au milieu des fatigues et des dangers, en butte à toutes les horreurs du froid et de la famine. Ils pénètrent dans l'épaisseur de ces forêts aussi vieilles que le globe, ils traversent

ces fleuves fougueux, aussi larges que des bras de mers; et, couverts de sueur, haletans de lassitude, ils vont, à travers les régions les plus incultes, chercher, dans les seules vues d'une pieuse charité, le malheureux troupeau que le canon a refoulé aux extrémités du monde.

Tu en verras plus d'un, au milieu de ces vastes solitudes, verser tout son sang pour le triomphe de la croix. Le javelot envenimé déchirera plus d'un sein brûlant de l'amour de Dieu; et présenté aux flammes dévorantes, plus d'un corps viendra apaiser l'appétit indompté du barbare. Tant de fatigues ne ralentiront point leurs continuels efforts : tu les verras courir de caste en caste, cherchant par la douceur à retirer l'idolâtre des ténèbres où il languit;

et, après avoir conquis au ciel des âmes trop long-temps esclaves, s'élancer couverts de palmes vers la source de l'immortalité.

Environnée de ce brillant cortège, dans la salle la plus vaste de la tour, Paraguaçú prie quelques instans; puis, occupant le trône qui lui a été préparé, elle invite l'assemblée au silence. De brillantes plumes, emblème reconnu de l'empire brésilien, environnent son front ingénue et son bras terrible; pour sceptre sa main lève le foudroyant maraque sur lequel la foule fixe un œil respectueux.

« Heureux compatriotes, dit enfin la princesse, enfans chéris du ciel, peuples dispersés par l'orage et qui, depuis l'antique déluge, errez au milieu des ténèbres, le divin pasteur vous appelle

en ce jour à son pieux bercail. Son bras veut vous arracher aux flammes de l'Averne et à la dent cruelle du dragon infernal. C'est lui, c'est ce Dieu puissant qui, attaché à une croix immortelle, expia vos crimes et paya votre perversité.

Le roi puissant de l'antique Lusitanie, accompagnant le soleil dans son immense carrière, parcourt sans sortir de ses états toute la circonférence du globe, depuis le Tage aurifère jusqu'à la Chine inconnue. C'est de lui que tout l'Orient reçoit le bienfait d'une religion sans modèle. Le Maure, saisi de stupeur, laisse tomber son terrible cimeterre, et l'Europe s'étonne de voir, à travers l'immensité de l'Océan, un royaume si resserré conquérir l'incommensurable univers.

• L'empire de ce monarque est si vaste que là même où la lumière ne pénètre pas, aux confins les plus reculés de la sphère, on aperçoit encore les armées lusitanienes marchant à la victoire. Franchissant deux fois la ligne qui les sépare de l'Afrique, des îles et de l'Arabe cimérien, elles ont conquis tant de peuples, que leur nombre seul surpassé celui des habitans du Portugal.

• Ce roi glorieux a été choisi par la divine Providence pour faire du Brésil une nation d'élus, et pour lui frayer le chemin d'une glorieuse immortalité. Ses valeureuses troupes au cœur d'airain, ayant soumis l'opulente immensité de l'Asie, auraient pu échanger nos solitudes incultes contre de riches peuplades et de fertiles terrains; elles au-

raient pu, au lieu de se répandre sans utilité sur nos rivages déserts, accroître encore leur nombre, subjuger toute la mer Rouge et posséder les royaumes de l'aurore.

• Mais la piété, qui préside à toutes ses actions, nous démontre clairement que, préférant le Brésil à l'univers, il n'obéit qu'à l'impulsion divine, et qu'il n'a d'autre dessein que de propager la foi sur la surface du globe. Généreuse pensée! sainte entreprise! Si ce prince, loin de s'attacher servilement à la politique des autres états, apprécie la guerre et le commerce, son ardeur n'est pas moins grande pour les saints intérêts de la religion.

• Celui qui régit l'univers, et qui tient dans ses mains la destinée des empires, récompensera un jour tant de zèle, et

versera à pleines mains l'or du Brésil dans le lit majestueux du vieux Tage. Un roi ; si l'esprit divin ne m'abuse pas, après qu'Alphonse VI et dom Pedro seront morts , après que Jean IV aura reconquis les étendards de la patrie, fera ouvrir dans le désert des mines à jamais célèbres. Ce roi sera dom Jean V, qui, instrument docile des volontés du ciel , remplira Lisbonne de richesses, inutile subside préparé à la terreur et à l'incendie qui menacent la cité des Lusitaniens.

» Un temps viendra où le Portugal reconnaîtra pour sa souveraine une beauté majestueuse et chérie , époque à jamais de gloire et d'illustration! Alors la Paix, la douce Paix, descendra des profondeurs du ciel , et sur ses traces s'élancera la Victoire, le front ceint de

lauriers. Un Atlas plus robuste que celui de l'antiquité soutiendra l'immortelle colonne de l'Etat, et autour de lui se grouperont quatre sages et un célèbre prélat.

» Et toi, monarque juste que l'Éternel nous envoie du haut de son trône ! fasse sa bonté tutélaire que la couronne de l'empyrée tarde long-temps à descendre sur ta tête. Père de la patrie, préside encore à ses destinées, et sois le protecteur de notre gloire et de notre foi; remplis l'univers du bruit de ton nom, ferme pour jamais les portes de l'Averne, et que le monstre infernal, captif dans ses abîmes, laisse le Portugal poursuivre ses conquêtes spirituelles, et assurer dans son sein les fondemens de la doctrine de Jésus-Christ.

» Brésil encore sauvage, ô ma chère patrie ! le ciel promet cette auguste race à tes fidèles descendans. Soumets-toi donc sans murinurer au joug paternel de ces bons rois, et cours verser tes trésors dans leur sein. Parmi les nombreuses nations que le Portugal rallie à l'ombre de ses glorieux lauriers, seule tu n'éprouveras point les horreurs de la guerre, et tu viendras de toi-même te livrer à des chaînes de fleurs.

» Peuples qui m'écoutez ! si vous avez juré une obéissance éternelle au grand Caramurú qui lance la foudre, il vous délie aujourd'hui de vos sermens, et abandonne au trône lusitanien les droits que vous lui avez donnés sur vous. Héritière de ceux de vos caciques, je les cède de mon côté à la personne sacrée du monarque de Lisbonne, et je dé-

pose à ses pieds la couronne qu'ils ont placée sur ma tête. »

A ces mots la généreuse Américaine descend de son trône, elle remet son diadème à Souza, et, conservant tous les dehors d'une douce majesté qui s'allie si bien à la pudeur, elle vient au milieu de ses compagnes s'asseoir sur un des gradins inférieurs.

Le Tupinainba est frappé de surprise à la vue du pur sang de ses maîtres remettant à ces étrangers le marraque royal, et se dépouillant, en présence de ses anciens sujets, de l'éclat du pouvoir suprême.

Caramurú, ayant réclamé à son tour le silence, harangue le nouveau chef dans la langue des indigènes. Il montre aux peuples assemblés l'écusson de Bahia, sur lequel se déploie la colombe

de Noé , apportant le rameau d'olivier à son ancien asile , et leur donne à entendre par cette image qu'un roi clément dispenserá les biensfaits de la paix et de la religion parmi leurs tribus encore dans l'enfance .

« Le voilà , s'écrie-t-il , le voilà le seul titre sur lequel dom Jean III s'appuie pour occuper le Brésil , détrôner l'anarchie et conclure avec vous un pacte glorieux . Il ne demande au désert , il ne demande à Bahia , en reconnaissance de ce bienfait , que d'adorer le Roi des cieux , l'Être suprême , de lui conquérir une église dans ce nouvel Empire , et de propager son admirable doctrine dans les vastes solitudes du monde américain . »

Ainsi parle Diogo , et agitant sur sa tête l'étendard sacré du Portugal : « Vive , s'écrie-t-il encore avec émotion , vive

dom Jean, monarque respecté de la Lusitanie, prince glorieux du Brésil ! La foule répond à ses cris par des cris unanimes, et les clairons et les trompettes se mêlent à la voix mugissante des canons.

Thomé de Souza est conduit par la belle Paraguaçú sur le trône resplendissant qu'elle vient de quitter. Il s'y assied comme gouverneur du Portugal, il prend possession légitime et patente de Bahia et du désert, et, au nom des anciens rois de ces contrées, il occupe les campagnes que l'indigène abandonne aux Européens.

Il ordonne ensuite au peuple et à ses magistrats qu'en vertu des lois du nouvel Empire le nom sacré de Dieu soit vénéré; que la guerre ne désole plus le désert; que l'homicide soit sévèrement

puni; que chez les féroces anthropophages, ennemis de tout pouvoir, une ambassade évangélique soit envoyée; qu'on écoute avec respect les paroles de paix qu'elle apporte, et que les vérités qu'elle annonce soient pratiquées.

Il veut de plus que l'Américain employé à des travaux supportables vive tranquille à l'ombre des lois, qu'il ne puisse être opprimé par les colons, qu'il conserve la jouissance entière de sa liberté, que le néophyte qui embrasse la cause de la sainte Église soit élevé aux dépens du monarque, et que le trésor royal ne refuse pas ses secours au pieux missionnaire qui fléchit sous le poids du jour.

Enfin il fait publier un honorable décret qui destine de brillantes faveurs à Diogo, à Paraguaçú, et, en reconnaiss-

sance de l'affection loyale avec laquelle la belle Américaine a déposé sa couronne, il enjoint à la colonie lusitanienne le plus profond respect pour Diogo-Alvares-Correa de Viana et pour sa compagnie bien-aimée.

VIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

NOTES.

PREMIER VOLUME.

(A) Page 30. *Célèbre par cette tradition.*

En suivant, pour sortir de Bahia, la jolie rue *da Victoria*, formée par les habitations que louent de préférence les étrangers, on parvient, en détournant à gauche, à un plateau couvert d'une brillante verdure; et là de nouvelles idées viennent à l'esprit. On prétend que le fondateur y jeta les fondemens de sa première colonie, et l'on montre encore l'arbre de la découverte qui s'é-

lève à quelque distance. Les souvenirs offerts par la nature sont rares en Amérique; cependant ce vici arbre, *qui peut-être n'existe déjà plus*, a fait naître plus d'une fois de tristes pensées dans l'âme du voyageur. Son feuillage semble quitter à regret les branches qu'il orna si long-temps, ses racines énormes sortent à plus de vingt pieds de son tronc. Les Tupinambas ont peut-être célébré leurs fêtes à son ombrage; ils étaient alors maîtres de cette vaste baie; ils faisaient retentir le rivage de leurs cris de victoire; mais, s'ils ont disparu, le paysage est encore plein de leur présence.

» C'est dans cet endroit qu'existaient probablement leur aldéo; la chapelle de *la Vierge très-sainte de la Grâce*, consacrée à saint Benoît, l'a remplacée. Elle offre plusieurs choses intéressantes, et il y existe, entre autres monumens historiques, une tombe consacrée à la mémoire de l'épouse

de Caramurú. On y lit cette épitaphe :

*Sépulture de DONA CATHERINA ALVARES,
Maitresse de cette capitainerie, qu'elle a donnée
aux rois de Portugal, conjointement avec son mari,
Dioco ALVARES CORREA, né à Viana.
Elle a fait construire et a dédié cette chapelle
au patriarche saint Benoît, l'an 1582.*

» Presqu'à l'entrée il y a deux tableaux placés en face l'un de l'autre, qui, s'ils ne sont pas précieux quant à l'exécution, se font du moins remarquer par le sujet qu'ils représentent. Celui qu'on voit à droite retrace toute l'histoire de Caramurú, et le paysage est facile à reconnaître. Notre héros arrive près des sauvages, et tue un oiseau à la grande surprise des spectateurs; plus loin la Vierge apparaît à Paraguaçú et lui révèle ses destinées. J'aime cette femme, son caractère est grand, et elle

s'élève bien au-dessus des hommes de sa nation : elle adora son mari, elle l'accompagna en France; mais je ne saurais pardonner à celui-ci, malgré ses grandes qualités, d'avoir causé la mort de l'insortunée qui le suivit à la nage avec ses autres femmes lorsqu'il partit pour l'Europe. Emportée par son amour elle se livre aux flots irrités de la pleine mer; elle veut atteindre le bâtimenit d'où son cruel époux la supplie de s'éloigner; le vent souffle avec plus de violence, le navire fend l'onde avec rapidité, et les vagues l'engloutissent en étouffant un cri de désespoir.

» L'autre tableau, tout aussi mal peint, représente le gouverneur revenant, avec les autorités ecclésiastiques, de la chapelle qu'il vient de consacrer. Le cortège se compose de quelques chaises traînées par des mules assez grotesquement équipées; dans le fond les sauvages forment des danses en

signe de réjouissance. Nous regrettons de ne pouvoir offrir à nos lecteurs une copie fidèle de ces deux singulières peintures; mais c'est pour ainsi dire par le plus grand des hasards que nous avons été à même de les voir : la chapelle ne s'ouvre que très-rarement; elle est desservie par deux bénédictins, et les bâtiments peu considérables qui y sont attenans servent pour ainsi dire de maison de campagne au couvent. »

(*Le Brésil. Histoire, mœurs, etc., par MM. Taunay et F. Denis.*)

(A bis) Page 52. *Comme l'Anta et le Tatú, animaux américains couverts d'écailles.*

Cette définition de l'auteur n'est applicable qu'au Tatú; quant au Tapir désigné par les Portugais sous le nom *d'Anta*, ce quadrupède, le plus gros du Brésil, n'a point d'écailles, mais il est remarquable par ses

formes massives et arrondies, qui laissent à peine apercevoir les articulations; sa longueur est de plus de 6 pieds, sa hauteur par-devant d'environ 5 pieds et demi, mais elle augmente de deux pouces pour le train de derrière. La femelle est ordinairement plus grande que le mâle.

Les jambes du Tapir sont courtes et fortes. Ses pieds ont quatre doigts, dont un moins long et moins fort que les autres est aussi placé plus haut. Ces doigts sont terminés par des ongles pointus et plats. On peut les comparer au sabot des animaux à pied fourchu. La tête a la plus grande analogie, pour la forme, avec celle du cochon; elle est relevée en bosse près de l'origine du museau, que l'animal peut allonger d'un demi-pied à sa volonté, et même tourner de côté et d'autre pour prendre ce qu'on lui présente: c'est la partie inférieure de son nez qui dans cette occasion se replie en dessous; les

oreilles sont rondes et les yeux extrêmement petits.

Quoique le pelage varie dans sa couleur, il est ordinairement d'un brun foncé; une crinière de poils noirâtres d'un pouce et demi de largeur, et raide comme les soies d'un porc, s'étend l'espace de trois pouces sur le front, et de sept sur le cou. La queue a une forme pyramidale; elle est excessivement petite. La femelle n'a que deux mamelles, parcellaires à celles de la jument.

Cet animal aime la solitude; on ne le trouve guère que dans les forêts de l'intérieur qui bordent le rivage des grandes rivières, où il se baigne continuellement, ayant la possibilité de rester fort long-temps sous l'eau sans avoir besoin de respirer; il fait néanmoins son gîte dans des endroits élevés ou très-secs. Presque tous les fruits sauvages servent à sa nourriture, mais il

est extrêmement vorace et mange surtout avec avidité les jeunes pousses des arbres. Son cri est une espèce de siflement.

Quoique le Tapir soit très-doux , et que l'homme n'ait rien à en craindre , il devient terrible lorsqu'il se voit poursuivi par les chiens ; on dit même que, si le jaguar se cramponne sur son dos , il l'entraîne dans le plus épais du bois jusqu'à ce qu'il l'ait brisé contre les arbres. La saison la plus favorable pour aller à sa chasse est le temps des pluies , parce qu'il devient alors moins sédentaire. Sa chair a beaucoup d'analogie avec celle du bœuf.

Le Tatou est généralement répandu dans toutes les provinces du Brésil. Cet animal présente les caractères les plus remarquables ; il est, en grande partie, recouvert d'une cuirasse osseuse séparée en plusieurs bandes transversales et susceptibles d'un léger mouvement les unes sur les autres. Elles varient

dans leur nombre et dans leur grandeur, suivant les différentes espèces qui, dit-on, sont au nombre de quinze ou seize.

Ce singulier quadrupède, qui, pour la forme, a quelque analogie avec le cochon d'Inde, et porte une queue en fusain comme celle du rat, se creuse un terrier, profond quelquefois de huit ou dix pieds, dont il sort ordinairement pendant la nuit. Lorsqu'il est poursuivi et qu'il n'espère plus de salut, il retire sa tête sous la bordure de la cuirasse de l'épaule, et contracte son corps pour le mettre en boule, autant que les membranes unissant les bandes de sa tête peuvent le permettre.

Cet animal se nourrit, dit-on, des insectes et des petits oiseaux qu'il a pu surprendre, ainsi que de quelques fruits sauvages. Sa chair est d'un goût fort agréable, et ressemble beaucoup à celle du cochon de lait (*Corografia Brasilica*).

(B) Page 124. *De Pacas, de Coatis.*

Le Paca offre un gibier en général très-estimé vers le bord de la mer, où il est assez répandu. Ce quadrupède, du genre du Coati et de la famille des rongeurs, acquiert la grosseur d'un fort cochon de lait, et a encore avec lui quelque ressemblance pour la forme du corps. Sa tête est très-convexe, ses yeux sont gros et saillans, de couleur brunâtre, ses oreilles un peu longues et arrondies en ovale; il se sert du bout de son nez, divisé en deux comme celui des lièvres, pour fouiller la terre et soulever les obstacles qu'il rencontre. Sa bouche est très-petite et garnie de moustaches très-raides, composées de soies noires et blanches.

On voit également, un peu au-delà de l'angle postérieur de l'œil, un bouquet de poils de la même nature que ceux du museau, et presque aussi longs. Le pelage est court et rude, d'un brun extrêmement

foncé, souvent noir sur le corps et blanc en dessous. Des bandes blanchâtres assez nombreuses, et quelquefois accompagnées de taches, s'étendent également le long des côtés du corps.

Cet animal se creuse un terrier comme le lapin, mais beaucoup moins profond, en sorte que quelquefois le pied y entre et fait sortir le solitaire lorsqu'on marche trop rapidement sur ses galeries. Il se réserve pour s'évader trois issues différentes, et son intelligence va jusqu'à les recouvrir de branches et de feuilles. Pour le prendre en vie, il suffit d'en boucher deux et de fouiller la troisième; mais il se défend très-bien lorsqu'on est près de le saisir. Il est cependant d'un caractère assez doux et s'apprivoise facilement; sa nourriture consiste en fruits et en plantes.

Le Coati, Cotia ou *Agouti*, qui appartient à l'ordre des rongeurs et à la famille des

Acleidiens, parvient ordinairement à la grosseur du lapin avec lequel il a une grande conformité, mais son cou est plus long, ses jambes plus grêles et sa croupo plus large; sa queue, entièrement dénuée de poils, n'est qu'une espèce de tubercule. Le pelage, extrêmement rude au toucher, présente un mélange de brun et de jaune roussâtre qui devient très-clair sous le centre. Comme le lièvre il a l'ouïe très-fine et est extrêmement craintif. Il se réfugie ordinairement dans le creux des arbres et des troncs pourris. On l'apprivoise aisément, et c'est un spectacle assez amusant que de le voir manger comme nos écureuils et soutenir, avec ses pattes de devant, les fruits et les racines qui servent à sa nourriture. Sa chair est fort estimée. (*Ibidem.*)

(G) Page 144. *L'infortunée créature qu'on vient d'en arracher.*

Ajoutons quelques détails de mœurs à ceux qui nous sont fournis par le romancier.

Les Tupinambas ne restaient jamais plus de cinq à six mois dans le même lieu. Le village, transporté à un ou deux milles de l'endroit qu'il occupait auparavant, conservait le même nom. Ils donnaient pour raison de leur inconstance que c'était en changeant d'air que l'on conservait la santé, et qu'ils ne tarderaient point à périr s'ils agissaient autrement que leurs pères.

Lorsque les hamacs avaient été salis par la fumée des feux qu'on entretenait continuellement dans l'intérieur, ils étaient blanchis avec un soin extrême par les femmes qui allaient cueillir dans la forêt un fruit sauvage à peu près de la forme d'une citrouille plate, mais infinitiment plus gros, le coupaient en morceaux qu'elles laissaient ensuite tremper dans un vaisseau de terre rempli d'eau, pour les battre avec des bâ-

tons, et en obtenir des flocons d'écume remplaçant parfaitement le savon dans tous ses usages.

Les autres meubles consistaient en jarres de terre rondes et ovales, en espèces de poêles et de plats dont l'extérieur avait une apparence assez grossière, mais auxquels ils donnaient intérieurement un très-beau vernis, par le moyen d'une liqueur blanche acquérant au feu une grande durté. Ces poteries étaient même souvent ornées de diverses peintures, presque toujours assez bizarres, pour lesquelles on employait une certaine couleur grisâtre très-solide.

Les différentes tribus excellait aussi à faire des paniers de jonc et de paille pour renfermer leurs provisions, et elles avaient un grand nombre de courges creuses dont on se servait habituellement pour boire.

La langue des Tupinambas, que parlent

encore quelques indigènes du Brésil, n'est point, comme on l'a dit, un dialecte du Guarani, considéré comme une langue mère. Cette langue, dont l'alphabet est composé de trente-deux lettres, a tous ses substantifs et adjektifs déclinables, et peut modifier de nombreuses manières son unique conjugaison, en confondant, dans les différentes personnes, non-seulement les nominatifs, mais les régimes même directs et indirects.

DEUXIÈME VOLUME.

(D)Page 33. *Et leur souffle l'esprit de force.*
Cette coutume de souffler l'esprit de force était répandue chez presques toutes les peuplades américaines. Des imposteurs nommés *Payes*, *Aztias*, *Caraïbes*, etc., cherchaient à faire croire qu'ayant des communications avec certains esprits, ils pouvaient accorder le courage à qui bon leur semblait.

Dans les occasions où ils devaient dispenser ainsi les vertus guerrières, ce qui n'arrivait que tous les deux ou trois ans, ils ordonnaient aux femmes d'entrer dans une maison séparée de la leur, d'écouter les chants et d'y répondre, et ils prescrivaient également aux enfans de se retirer à part. On entendait alors sortir de ces différentes habitations des cris d'encouragement et des espèces de hurlements; les femmes surtout s'agitaient avec violence, l'écume leur sortait de la bouche, et elles ne se taisaient qu'au moment où les hommes, après un moment de silence, faisaient succéder les sons les plus harmonieux à ces clamours si effrayantes.

La cabane où ils étaient enfermés offrait un spectacle bien extraordinaire: rangés en rond, l'un à côté de l'autre, sans qu'il leur semblât permis de quitter leur place, ils avaient le corps incliné en avant et ne re-

muaient que la jambe et le pied droits, tandis que la main droite était appuyée sur les reins, et le bras gauche pendant. C'est dans cette posture qu'ils continuaient à chanter. Il y avait quelquefois trois cercles et au milieu de chacun d'eux trois ou quatre devins, richement parés de manteaux, de bonnets, de bracelets de plumes, tenant un *marraque* qu'ils faisaient retentir en s'avancant et en reculant tour à tour. Ils saisissaient quelquefois une espèce de tube long de quatre ou cinq pieds, et garni à l'extrémité de quelques feuilles sèches de tabac allumé, dont ils soufflaient la fumée sur tous les individus qui componaient l'assemblée, en disant : « *Recreez l'esprit de force afin de surmonter vos ennemis.* » Ce rassemblement durait plus de deux heures, et pendant ce temps les chants se succédaient continuellement; ils ne manquaient point d'une certaine harmonic et étaient

marqués par la mesure la plus exacte; chaque couplet se terminait par un trahnement de voix, pendant lequel on répétait ce continual refrain:

Héu, héuauré, héura,
Héuauré, héura, héura ouch!

Ces espèces d'hymnes répétés en chœur contenaient ordinairement des menaces contre les nations ennemis, le récit d'une ancienne tradition ou les louanges de leurs pères.

Lorsque l'assemblée devait se dissoudre, chacun frappait du pied droit la terre plus fort qu'auparavant, et, après avoir craché devant soi, répétait par trois fois d'un ton de voix rauque :

Hé, hua, hua, hua!

puis on se réunissait pour passer les jours suivans dans la joie et les festins.

Ces cérémonies, pendant lesquelles les

payes ou artias recevaient des présens de toute espèce, n'avaient lieu, comme nous l'avons déjà dit, qu'à des époques assez éloignées; mais ces espèces de devins employaient dans d'autres temps une manière encore plus extraordinaire de vivre aux dépens de leurs dupes.

Ces imposteurs, parés de leurs vêtemens les plus précieux, allaient toute l'année, de village en village, pour prédire l'avenir; ils plantaient leurs marraques devant les cases et ordonnaient qu'on apportât à boire et à manger à ces instrumens, qui, disaient-ils buvaient et mangeaient pendant la nuit. Ils levaient souvent cette espèce d'impôt pendant plus de quinze jours et ne se retiraient que lorsqu'ils étaient fatigués d'habiter le même lieu.

(E) Page 150. *Le son des trompettes et des tambours.*

On conserve dans les archives de Rio-Janeiro une lettre de Vas de Caminha, compagnon de Pedralvez Gabrâl, adressée au roi de Portugal, et écrite à bord du premier navire européen qui aborda l'Amérique portugaise. L'auteur de la *Corografia Brasiliaca* l'a insérée dans son ouvrage; elle est d'un portugais fort ancien et fort difficile à entendre. M. Ferdinand Denis en a donné la traduction entière dans *le Journal des Voyages et Découvertes de M. Verneur*, et dans le 6^e volume de son *Brésil ou Histoire, Mœurs, etc.* Voici le passage relatif à cette première messe :

« Aujourd'hui vendredi, premier mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve dans la partie du sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le con-

mandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser la fosse, est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve où était la croix; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des prières; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous vinrent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

» La croix a été placée avec les armes et la devise de V. M. On a élevé au pied un autel, et le père Henri y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce qu'on faisait, et lorsqu'on vint à dire l'É-

yangile et que nous nous levâmes tous en joignant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. M. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre, les religieux, le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table; mais le soleil était alors tellement chaud, que plusieurs Indiens ne voulurent point rester; quelques uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner, et rappelait les autres; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel, et semblait les entretenir de religion, ou du moins nous le crûmes ainsi.

• Lorsque le service fut entièrement achevé, le père Henri quitta ses vêtemens sa-

cerdotaux, et s'étant placé près de la croix, sur une chaise, il commença à prêcher l'évangile du jour, et à nous rappeler la sainteté de vos projets, Sire, dans l'expédition que nous faisons. Pendant le sermon, l'Indien dont nous avons déjà parlé engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner, et il fut obéi par quelques-uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations, Nicolas Goëlho, qui avait apporté beaucoup de croix d'étain, les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix, et commença à leur passer au cou un de ces petits crucifix en les leur faisant d'abord baiser. Je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent, et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner, et le commandant emmena avec lui ce sauvage, qui avait montré le ciel et l'au-

tel; il lui permit même de se faire accompagner par son frère, et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutent absolument ce qu'ils nous voient faire.... Je suis donc persuadé que, si V. M. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être récompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à l'expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table. »

J'ai transcrit ce passage avec plaisir. Il peint les mœurs de l'époque et ne me semble pas devoir paraître déplacé dans ces notes.

(F) Page 182. *Avec lesquels on fabrique la farine de manioc.*

Le manioc s'élève à la hauteur de cinq à six pieds; sa tige tortueuse et noueuse n'acquiert jamais beaucoup de force; elle se partage en plusieurs rameaux fragiles, garnis à leur extrémité de feuilles alternes, profondément palmées, fermes, lisses et d'un vert glauque en dessous. Les segments ou lobes par lesquels elles sont partagées, varient dans leur nombre de trois à sept; ils sont lancéolés, pointus, et peuvent avoir cinq à six pouces de longueur. Les fleurs jaunes, pâles ou rougeâtres de la grandeur de celles de la *douce-amère*, forment des grappes lâches, réunies au nombre de trois ou quatre aux aisselles des feuilles ou dans la bifurcation des rameaux. Cet arbusle prend aisément de bouture, croît très-promptement, et se plaît dans les terrains médiocres et secs, pourvu qu'ils soient bien aérés. Les

racines, qui seules peuvent être utiles, ont une couleur blanchâtre semblable à celle de nos panais, et sont ordinairement plus grosses que nos betteraves. Elles viennent très-souvent trois ou quatre attachées ensemble, et mûrissent (du moins certaines espèces) en sept ou huit mois.

A l'époque de la découverte, les femmes tiraient le manioc de la terre pour le faire sécher, puis le réduisaient en farine au moyen de petites pierres pointues, fixées sur une pièce de bois très-unie, et formant ainsi une espèce de râpe grossière; elles exprimaient de cette première préparation le suc dangereux que l'on en fait sortir ordinairement, et le mettaient sécher dans des espèces de poêlons de terre fort larges, sous lesquels elles entretenaient continuellement du feu, ayant le plus grand soin de le remuer avec une moitié de courge jusqu'à ce qu'il eût acquis un certain degré de

cuisson. On faisait ordinairement deux espèces de farines différentes : la première était extrêmement sèche, et se réservait pour l'époque à laquelle on entrait en guerre; mais la seconde, moins cuite et plus tendre, avait un goût insinulement plus agréable. On en préparait, ainsi que de l'autre, des bouillies appelées *mingao* formant un aliment très-nourrissant.

Le suc extrait du manioc n'était point perdu. Après l'avoir exposé à la chaleur du soleil, et lorsqu'il avait pris la consistance du lait caillé, on le faisait cuire et il était alors regardé comme un mets très-recherché. C'est ce qu'on vend à Paris sous le nom de *tapioca*.

(G) Page 191. A rappelé le malade des portes du tombeau.

La famille des palmiers, si nombreuse en Afrique et en Asie, est très-répandue

dans l'Amérique méridionale; au Brésil on en tire des avantages inappréciables : elle fournit de l'huile, des cordages, certaines boissons et un chaume impénétrable réservé pour les pauvres habitations des indigènes civilisés. Le cocotier (*cocos mucifera*) offre même à lui seul presque tous ces objets d'utilité réunis, et croît en outre absolument sans culture au milieu des sables du bord de la mer.

Cet arbre, qui dans la nature des tropiques est d'un si brillant effet, s'élève quelquefois jusqu'à soixante pieds; son tronc élégant sert de support à un faisceau de feuilles, de dix à onze pieds de longueur, composées de folioles extrêmement étroites. C'est à l'extrémité de ces grandes feuilles que l'on voit sortir un panicule chargé de fleurs auxquelles succède un fruit, enveloppé d'une écorce fibreuse, qui, pour la grosseur, peut être comparé à la tête

d'un homme. La noix de coco est revêtue en dedans d'une substance extrêmement blanche, assez solide et d'un goût fort agréable. Elle contient une eau dont la couleur et la saveur varient suivant le degré de maturité de l'amande. Lorsque celle-ci est encore molle, la liqueur est plus abondante, mais presque insipide et d'une teinte blanchâtre; elle devient ensuite limpide, aigrelette, et très-rafrachissante avec un goût légèrement sucré. On peut en donner une idée assez exacte en la comparant au petit-lait,

Il serait trop long de faire connaître les différens usages auxquels peut être propre le cocotier, puisqu'il offre à l'homme les moyens de subvenir à presque tous ses premiers besoins.

(II) Page 191. *Dont il extrait de si délicieux breuvages.*

Parmi les arbres indigènes portant des

fruits rafraîchissans, on doit distinguer *le cajueiro* ou *acajuba*, qui croît ordinairement dans les terrains sablonneux. Son tronc noueux ne s'élève point à une hauteur considérable; ses feuilles sont rudes et d'un vert brillant. Il porte dans le mois de septembre une grande quantité de petites fleurs réunies en bouquet, d'abord assez blanches, et enfin d'un rose obscur, aux-quelles succède un fruit connu sous le nom de *cajou*, *acajou*, qui prend à peu près la forme d'une poire de moyenne grosseur, et contient, sous une peau fine, lisse, brillante et quelquefois d'un beau rouge, une substance blanche, spongieuse, sans pepins, donnant un jus extrêmement acerbe, et cependant d'un goût aigrelet fort agréable. C'est à son extrémité que l'on voit un appendice connu sous le nom de *noix d'acajou*. La pomme de *cajueiro*, que l'on rencontre presque partout dans les campa-

gnes du bord de la mer, offre pendant quelques mois un rafraîchissement salutaire au chasseur; on en fait dans les cafés une limonade agréable et une espèce de vin qu'on peut conserver une grande partie de l'année, et auquel on attribue plusieurs vertus.

Page 192. *Parmi les arbres précieux on compte le cacao.*

Le *cacaoyer* croît spontanément sur les bords de la *Madeira* et du *Tocantin*, où il forme presque des forêts; il est d'une moyenne grandeur, et porte des rameaux garnis de feuilles verdâtres, alternes, assez grandes, ayant beaucoup d'analogie avec celles du châtaignier. Ses fleurs, de la *Polyadelphie pentandrie*, naissent sur les branches et même sur le tronc. Elles sont jaunâtres ou d'un blanc rosé, et produisent un fruit oblong, épais, assez semblable à un petit melon, d'abord d'un vert pâle, puis

jaunâtre, et enfin d'un rouge foncé, parsemé de pointes jaunes à l'époque où il est en parfaite maturité. Il contient trente ou quarante amandes oblongues, lisses, d'un violet clair, couvertes d'une enveloppe cassante, et renfermées dans une substance blanchâtre, muqueuse, de saveur assez douce. Ces amandes, après avoir été torréfiées, deviennent la base du chocolat.

(I bis.) Page 193. *D'extraire de si belles nuances.*

L'*urucu* ne peut guère être considéré que comme un grand arbuste; ses feuilles sont cordiformes; ses fleurs, dispersées en bouquet, ont une teinte rosée, et sont de la *Polyadelphie*; son fruit, qui parvient à la grosseur d'une châtaigne, est rougeâtre, composé de deux valves parsemées d'épines molles et rares, et lapissées intérieurement d'une membrane qui contient une grande quantité de petites graines couvertes d'une

substance rouge, qu'on délaye dans l'eau pour en obtenir une teinture très-recherchée, particulièrement des sauvages.

L'arbre connu sous le nom de *bois du Brésil* s'élève quelquefois à la hauteur d'un chêne; ses branches sont alternes de même que ses feuilles, qui ont également quelque analogie avec celles du buis; ses fleurs, d'un blanc jaunâtre, ont aussi quelque analogie avec celles du muguet. Les Portugais en distinguent trois espèces : le *brazil-mirim*, le *brazil-assou* et le *brasileto*, donnant tous une teinture plus ou moins estimée : le *brazil-mirim* est regardé comme le meilleur; son tronc est plus gros, son écorce plus rouge et moins épaisse, ses fleurs assez blanches et extrêmement petites; la teinture que l'on en extrait est infinité plus brillante que celle du *brazil-assou*. Si ce bois, que l'on achète à grands frais pour être transporté en Europe, n'était point aussi

précieux, il pourrait servir à la construction des édifices, car il dure long-temps employé en charpente; et l'on a même remarqué qu'il acquérait dans l'eau une nouvelle dureté.

(J) Page 178. *Les antas.*

Cet animal a été déjà décrit.

(K) Page 198. *Des giboyas.*

Le *giboya*, plus connu sous le nom de *boa constrictor*, ne parvient guère, au Brésil, qu'à dix-huit ou vingt pieds de longueur : sa morsure n'est pas venimeuse; mais, pressé par la faim, il s'élance souvent sur un animal vraiment énorme par rapport à sa propre grosseur, l'entraîne près d'un arbre où il fixe sa queue pour l'enlacer avec plus de force, lui brise les os, et le couvre enfin d'une bave visqueuse avant que de l'avaler. Comme il est ordinairement plusieurs jours à digérer sa proie, et que, pendant ce

temps, il reste dans une sorte d'engourdissement, on saisit ce moment propice pour l'attaquer; mais ce n'est pas toujours sans courir quelque danger, surtout si l'animal, pressé par la douleur, parvient à sortir de l'espèce de torpeur où il est plongé.

(L) Page 199. *Qu'il emploie tout un jour à faire quelques pas.*

Aussi lent que le singe est vif et léger, l'*uneau*, désigné à juste titre sous le nom de *paresseux*, se trouve dans presque toutes les forêts. Cet animal stupide, qui met plusieurs heures pour monter au sommet d'un arbre, est très-singulier dans sa conformation : sa tête est fort petite par rapport au corps, ses yeux sont couverts et sans aucune vivacité, son poil ressemble à une herbe desséchée, et ses pieds de devant, plus longs que ceux de derrière, sont garnis de deux ongles excessivement longs,

recourbés en dessous, et ne pouvant se mouvoir qu'ensemble. Il se cramponne aux arbres d'une telle manière, qu'on en a vu ne point tomber après avoir reçu plusieurs coups de fusil. On a, du reste, à ce qu'il nous semble, beaucoup exagéré la lenteur de ce quadrupède en disant qu'il ne pouvait parcourir qu'une toise en une heure.

(M) Page 200. *Les tatous et les coties.*

Nous avons décrit plusieurs de ces animaux; voici des détails sur quelques autres :

Le *capibara* a absolument la forme et la grosseur d'un cochon des forêts du Brésil, mais il existe de grandes membranes entre ses doigts, ses oreilles sont très-courtes et il manque absolument de queue. Cet animal ne se rencontre guère que sur le bord des fleuves, où il nage continuellement. Sa chair est peu agréable.

Quoique les cerfs aient beaucoup diminué à cause de la guerre continue que leur font les sauvages et les chasseurs, ils sont encore en assez grand nombre; on en remarque plusieurs entièrement blancs.

(N) Page 201. *Le conduit à tout ce dont la nature le repousse.*

Quoique les naturalistes aient décrit une multitude de singes, il est probable qu'ils ne connaissent encore qu'une bien faible partie de ceux qui existent. On en compte au Brésil un nombre insiné qui, comme tous ceux de l'Amérique, n'ont ni abajoues ni callosités aux fesses, et forment deux espèces, dont l'une, connue sous la dénomination de *sapajous*, porte une queue longue, pourvue de muscles robustes, avec laquelle on les voit s'attacher aux branches. Les individus de cette famille ont la cloison

intermédiaire du nez fort épaisse, et les narines placées aux deux côtés du nez. Les *sagouins* n'ont pas la queue prenante; mais leur conformation et leurs habitudes sont à peu près les mêmes quo celles des précédens, et ils n'habitent également que le Nouveau-Monde.

Lorsque l'on voyage à quelque distance du bord de la mer, il n'est point rare d'entendre les cris des singes hurleurs, qui retentissent dans les forêts à l'heure où le soleil va disparaître; parmi eux on remarque surtout l'*ouarine* ou *simia beelzebul*. (Linné). Ce sapajou peut avoir environ vingt-un pouces de long, sans compter la queue qui est de la même dimension. La semelle est moins grande de trois pouces; la face des individus des deux sexes est un carré long; il n'y a point de poil sur le front; mais en revanche le menton se trouve garni d'une longue barbe obscure, bien fournie.

Le nez s'aperçoit à peine, les yeux sont vifs et perçans; la queue prenante est tellement nerveuse qu'on peut à peine dérouler les anneaux qu'elle forme en s'attachant à une branche.

La couleur dominante du mâle est d'un noir assez foncé, mais le ventre est d'un roux obscur. Le poil, en général assez lustré, offre une teinte moins obscure chez la femelle.

Ils vont ordinairement par familles de huit ou dix individus, et souvent plus, et c'est un des mâles de la bande qui semble chargé de la diriger. On ne les voit pas sauter comme les autres singes, mais ils passent lentement de branche en branche, et savent parfaitement se cacher derrière elles quand ils sont poursuivis par les chasseurs. Il est fort difficile de les tuer, et l'on ne peut pas toujours s'en emparer, même quand ils ont reçu le coup de mort; car

ils s'attachent fortement aux branches au moyen de leur queue, et ne tombent point toujours, même quand on secouerait l'arbre assez long-temps. Leur chair n'est point d'un goût désagréable et forme dans certains endroits la principale nourriture des sauvages.

(O) Pago 204. *Sous une feuille de myrte.*

C'est vers l'époque où les orangers sont en fleur que l'on peut observer les oiseaux-mouches et les colibris : on les voit alors arriver par centaines, voltigeant autour de ces beaux arbres, poussant leur cri aigu, et cherchant leur nourriture au milieu des étamines, dont ils sucent le pollen, toujours soutenus en l'air par un mouvement rapide des ailes, qui forme une espèce de bourdonnement semblable à celui des frelons.

Le seul trait vraiment distinctif qui existe

entre le colibri et l'oiseau-mouche est tiré du bec. Sa longueur est cependant à peu près la même chez les deux espèces, qui ont des formes, des couleurs et des habitudes absolument semblables.

Le *rubis-topaze*, quoique l'un des oiseaux-mouches les plus communs du Brésil, est, sans contredit, le plus riche et le plus brillant : il peut avoir un pouce et demi de longueur ; son plumage est d'un brun foncé, excepté vers le sommet de la tête et le dessous du cou, où il prend exactement la couleur des pierres précieuses indiquées par son nom.

Le *saphir*, l'*améthyste*, l'*émeraude*, donnent également leur dénomination à des espèces qu'il serait infiniment trop long de décrire.

(P) Page 208. *Du haut de la longue pirogue.*

Le jardin de Bahia offre la vue la plus imposante. Tracé sur un des plateaux les plus élevés de la colline, il forme une vaste terrasse entourée de grilles à hauteur d'appui, d'où les regards peuvent plonger sur toute l'étendue de la baie. Un peu à droite, c'est l'île d'*Itaparica* se déployant tout entière; sur la même ligne, à gauche, celle *dos Frades*; et, entre ces deux terres, une vaste étendue d'eau, bornée au loin par le continent.

En suivant le coteau de la ville, on voit son extrémité qui s'avance jusque dans la baie; du côté opposé, la pleine mer roule ses vagues agitées.

Cette vaste scène est animée continuellement par l'arrivée de quelques bâtiments étrangers. Les milliers de barques qui se croisent dans tous les sens présentent sur cette immensité le triangle de leurs voiles éclatantes.

Quelquefois une baleine a été signalée aux pêcheurs; vous distinguez les jets d'eau lancés par ses évents. Les baleinières arrivent à toutes voiles, elles se dirigent vers l'énorme cétacé; tout à coup le pêcheur le plus adroit lui lance avec vigueur son harpon, espèce de lance pouvant avoir cinq à six pieds de longueur, fortement attaché à un câble. Il faut autant d'adresse que de vigueur pour pouvoir la darder avec justesse. Le sang jaillit à quelque distance; l'animal suit avec rapidité jusqu'au fond des eaux, mais il emporte l'arête meurtrière retenue par le câble qu'on lui file continuellement. La barque alors a cargué toutes ses voiles; entraînée par la baleine, on lui voit fendre les eaux dans tous les sens, jusqu'à ce que la victime, reparaissant pour respirer, soit frappée de mille coups de mort; attachée ensuite à des câbles, elle est entraînée jusqu'au rivage, où elle doit être dépêcée.

Souvent le combat dure plusieurs heures, mais presque toujours la victoire reste aux pêcheurs; et, dans ces occasions, les bânderoles qui ornent leurs mât sont le signal de leur réussite.

TROISIÈME VOLUME.

(Q) Page 75. *Et retourne en Hollande.*
En 1637 Jean-Maurice de Nassau avait été envoyé au Brésil avec des pouvoirs illimités. Il n'emménait avec lui qu'à deux mille sept cents hommes. Son débarquement au Récif eut lieu le 25 janvier.

Un de ses premiers soins fut de dépouiller la guerre de son caractère de brigandage, et de ramonner l'abondance dans les villes, en y autorisant la vente des denrées du pays. Il donna à l'ensemble de ses opérations une certaine solennité, et consacra par des prières publiques l'ouverture de la

campagne. Il institua enfin une réserve mobile de six cents hommes destinée à être dirigée partout où besoin serait.

Les hostilités commencèrent par l'attaque de Porto-Calvo. La mêlée fut terrible, tous les genres d'armes faisaient voler la mort, des hommes de toutes couleurs s'entr'égorgeaient, et le sang qui coulait par torrèns rougissait tous les bras. Le nègre Henri Dias a une main blessée; il se la fait couper afin de continuer de combattre avec l'autre. Parmi les guerriers les plus acharnés on remarque des femmes. Dona Clara, épouse du Brésilien Camerain, les guide au sort de la mêlée. L'armée américaine, forcée de plier devant Nassau, se retire derrière le fleuve Comentabula.

Bientôt, soutenue par un renfort de troupes scratchos, elle reprend le dessus. Nassau ploie à son tour, mais avec gloire. De capitaine devenu soldat, il fait des prodiges de

valeur. La nuit vient séparer les deux partis. Les hostilités cessent. Nassau profite de cette suspension pour faire enlever les blessés et inhumer les morts.

Cependant Porto-Galvo résistait depuis plus de 15 jours, et la garnison portugaise ne cessait de se couvrir de gloire; un boulet parti des remparts tua parmi les assiégeans Karel de Nassau, neveu du général en chef. Malgré la douleur de cette perte, Maurico, admirant le généreux courage des assiégés, leur fit proposer une capitulation aussi honorable pour celui qui l'ostrait que pour ceux que la détresse forçait à l'accepter. Ils sortirent de la place avec armes, bagages, drapeaux et même avec une pièce de canon.

Nassau s'empara encore d'Oppenedá; il gagna l'affection des habitans en les préservant des furours du soldat et leur assurant leurs propriétés ainsi que la liberté de leur

culte. Il fit ériger une citadelle qui porta son nom. Emerveillé de la beauté du San Francisco qu'entourent des milliers de roseaux, dont les naturels sont leurs flèches, il écrivit à son cousin le prince d'Orange de lui envoyer sans retard des renforts et des munitions, les Provinces-Unies devant faire, ajoutait-il, tous les sacrifices pour garder une si riche colonie.

De retour à Pernambuco, il y rétablit les mœurs et l'équité, en s'y montrant sévère et juste. Législateur habile il força, pour ainsi dire, à la profession de leurs cultes, juifs, protestans et catholiques, et par là s'éteignirent des haines qu'on croyait éternelles. Les habitants du Récif et d'Olinda, formés en compagnies de milice, furent mieux contents et eurent moins besoin de l'être. Les colons, les indigènes, les esclaves, se louaient également de ses institutions. Il envoya dans l'intérieur à la recherche des mines d'or et d'argent.

Des savans et des naturalistes explorèrent le pays, entre autres Pison et Marcgrav, qui recueillirent sur l'histoire naturelle du Brésil les matériaux les plus précieux. Les nations du désert ayant à leur tête les sauvages chevelus du Céara firent alliance avec les Hollandais. Enfin Jean Goinus s'empara du fort de Mina, sur la côte d'Afrique, dont la compagnie avait vainement tenté la conquête en 1625.

Mauricè sut moins heureux dans son expédition contre Bahia : obligé de lever le siège de la place, il revint à Olinda et s'efforça d'oublier le mauvais succès de son entreprise en se livrant à des travaux administratifs. Il réédifia plusieurs villes, et Pernambuco agrandie reçut le nom de *Cité de Nassau*. Le commerce du Brésil fut ouvert à tous les peuples, et la compagnie ne se réserva que celui des bois de teinture, des esclaves et des fournitures

militaires. La Hollande occupait alors six capitaineries du Brésil, Sergipe, Pernambuco, Paraíba, Itamarica, Rio-Grande du nord et Ceará. Leur rapport total était de 280,900 florins.

L'Espagne avait envoyé une flotte commandée par don Francisco de Mascarenhas pour reconquérir le Brésil. Tourmentée par les vents, attaquée quatre fois avec succès par les Hollandais, elle fut obligée de renier à la voile pour Lisbonne, où, par un dernier malheur, l'amiral fut jeté dans un cachot, dont il ne sortit qu'à la restauration de la monarchie portugaise.

L'orago était dissipé. Nassau fit célébrer des fêtes et punir quelques chefs qui avaient mal fait leur devoir. Sur ces entrefaites, le sceptre de Portugal étant tombé entre des mains portugaises, le duc de Bragance, proclamé roi sous le nom de Jean IV, crut, pour résister aux efforts de l'Espagne, devoir con-

tracter avec les Pays-Bas une alliance de dix ans, durant laquelle les Hollandais et les Portugais resteraient paisibles possesseurs de leurs conquêtes dans le Brésil. Mais les Américains ne ratifièrent pas un traité conclu sans leur participation, ils protégeront les armes à la main, et la guerre sourde qu'ils firent à l'étranger devint de plus en plus meurtrière.

• Ce fut à cette époque que Maurico de Nassau, qui, dans le nouvel hémisphère, avait rendu tant de services à sa patrie, se vit tout à coup rappelé par une mesure des plus iniques. On lui reprocha de dilapider les finances quand tous ses efforts n'avaient pour but que de les accroître; on l'accusa de chercher à se créer dans le Brésil un royaume indépendant, quand il ne rêvait que l'agrandissement et la gloire de la Hollande. Il s'embarqua le cœur ulcéré d'une si noire ingratitudo. Ce rappel fut un coup funeste pour

les Bataves. Un marchand, un orfèvre et un charpentier le remplacèrent dans la direction de la colonie. Sous eux tout se détériora; les abus voxatoires se renouvelèrent; les déprédatations n'eurent plus de bornes; les trois gouverneurs eux-mêmes vendaient aux Portugais les armes et les munitions dont ceux-ci devaient se servir pour expulser les vainqueurs; les forteresses tombaient en ruines; les soldats qui désiraient revoir l'Europe étaient licenciés à leur première demande. Enfin, déjà il n'était pas difficile de prévoir que l'heure de la délivrance approchait, et que les Hollandais seraient bientôt forcés d'évacuer le Brésil.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

	Pages.
La Conquête du Brésil par les Français.	3
Guerre contre les Français.	17
Guerre contre les Hollandais.	41
Pernambuco.	53
La Réconciliation.	69
La Délivrance du Brésil.	85
La Vierge.	101
La Mort de Coutinho.	111
L'Image enlevée.	125
L'Abdication de Catherine.	133
NOTES.	153

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL.

COLLECTION

DES

MÉILLEURS ROMANS

PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS,

**PRÉCÉDÉS DE NOTICES HISTORIQUES, ET DÉDIÉS A S. M. DONA
MARIA II, REINE DE PORTUGAL, PRINCESSE DU BRÉSIL.**

PAR

E. DE MONGLAVE,

TRADUCTEUR DE LA CORRESPONDANCE DE DON PEDRO.



FROIDEMENT exclusifs dans leurs doctrines littéraires, les Français regardèrent long-temps d'un œil de mépris toute conception qui n'avait pas leur terre natale pour berceau. À les entendre, on eût cru que le domaine de la pensée ne s'étendait pas plus loin que les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, et que tout au-delà gisait encore

dans le chaos primitif. Corneille, Racine, Molière, et quelques-uns de leurs amis, lisaient, à peu près seuls, les Chefs-d'Œuvre de l'Espagne et de l'Italie. Boileau devait au comte d'Ericeyra la connaissance des trésors de la littérature portugaise; mais, tout entier à sa verve satyrique, il ne tirait aucun parti de cette précieuse découverte. Voltaire déraisonnait brillamment sur les hardiesse de Shakespeare, tandis que la populace des traducteurs inondait la France des absurdes rêveries d'Anne Radcliffe. Quant à la Germanie, un voile épais nous dérobait son Schiller, son Goethe, son Wieland, tous les immortels génies dont elle s'honore, lorsque la main d'une femme essaya de le déchirer. Le succès couronna son audace : madame de Staël révéla à notre patrie un monde inconnu.

Long-temps retenu dans ces étroites limites, l'esprit français se précipita avec ardeur dans la nouvelle carrière qui lui était ouverte; on lut avidement les Chefs-d'Œuvre de l'Allemagne, on dévora ceux de l'Angleterre. Bientôt Walter-Scott parut, et sa manière large et pittoresque d'évoquer au tribunal de ses contemporains les événemens et les hommes des siècles passés, lui valut chez nous plus de succès encore que dans sa patrie. Non moins admirable, et plus original peut-être parce qu'il nous introduit dans les mystères d'une existence que nous ne soupçonnions pas, Cooper grandissait sur le sol vierge de l'Amérique septentrionale, et, sans chercher à ratur le sceptre du roman à un heureux rival qui ne lui disputait pas, il recueillait dans une route indépendante des suffrages aussi mérités, et des palmes aussi glorieuses. On doit des éloges à

M. Defauconpret pour sa traduction de ces deux grands écrivains.

L'obstacle était levé, la barrière était ouverte. Un jeune littérateur, M. Joëve-Weimar, naturalisa chez nous les productions des plus célèbres romanciers allemands. M. Rey-Dusseuil préluda à la traduction des bons romans italiens par celle des *Fiancés de Manzoni*. Je viens payer, à mon tour, ma dette à la France, et essayer d'introduire dans sa littérature les meilleurs romans du Portugal et du Brésil.

Des romans portugais et brésiliens? Il en existe donc? m'a demandé d'un air de doute plus d'un littérateur à qui je faisais part de mon projet; comme, si près d'un peuple qui a vu naître les Cervantes, les Lope de Véga, les Caldéron, il ne pouvait pas exister un autre peuple qui s'honorât d'un Bernardino Ribeiro, d'un Francisco Moraes, d'un Mozinho-Quebedo, et comme si le soleil américain qui a échauffé le génie de Cooper avait été de glace pour les Santa Rita Durão, et les Basilio da Gama.

Oui, il existe de nombreux romans dans cette littérature portugaise, que nous connaissons à peine, et qui s'enorgueillit cependant d'avoir donné à l'Europe son premier épique moderne. Plusieurs de ces romans datent d'une époque où notre langue, encore dure et rebelle, était loin de laisser pressentir cet instrument docile auquel nos grands écrivains devaient un jour demander de si sublimes inspirations. Le curé, dans *Don Quichotte*, faisant voler par la fenêtre les bizarre^a productions qui ont tourné la tête du pauvre *Hidalgo*, exige impérieusement qu'on épargne un livre, un livre admi-

rable, qui mériterait, dit-il, d'être conservé avec autant de soin que les Oeuvres d'Homère, enfermées dans la précieuse cassette de Darius. Quel est ce livre, que la main de l'ecclésiastique arrache à l'anathème? C'est un roman portugais, c'est le *Palmerin d'Angleterre* de Francisco Moraes.

Cet ouvrage, digne de figurer parmi les bons romans historiques de Walter-Scott, partage cette honorable place avec le *Siége de Diù*, de Corté-Réal, la *Conquête de Malaca*, de Sà e Menezes, *Alphonse l'Africain*, de Mozinho-Quebedo. Dans le roman de mœurs, les Portugais s'enorgueillissent, avec raison, du *Printemps du Proscrit*, de Rodriguez Lobo, de Clarimonde, du célèbre historien Jean de Barros, du *Naufrage de Sépulveda*, de Corté-Réal, de la *Lusitanie transformée*, de Fernando Alvares. Dans le roman pastoral, les délicieuses conceptions du *Pâtre voyageur*, de Rodriguez Lobo, et de *Petite Fille et Jeune Fille*, de Bernardino Ribeiro, ont, dès le seizième siècle, porté cette nation à une supériorité dont n'approche point la pâle muse de notre Florian. Les Brésiliens enfin opposent, sans trop de défaveur, au Dernier des Mohicans de Cooper, trois productions qui avaient précédé de près d'un siècle celles du romancier des États-Unis, le *Caramurù*, de Santa Rita Durao, l'*Uruguay*, de Basilio da Gama et le *Jean-Hans-Stade, ou les Tupinambas*.

Voilà les treize romans auxquels nous avons cru devoir donner la préférence pour notre Collection. Elle formera environ trente volumes in-12. De ces romans, les uns sont en prose, d'autres en prose mêlée de vers, quelques-uns entièrement en vers; diffé-

rences qui disparaissent dans une traduction en prose, parce qu'il n'existe peut-être pas de langue qui soit généralement plus poétique que celle de la nouvelle Lusitanie. Sans doute dans ces productions portugaises et brésiliennes, l'action est quelquefois d'une simplicité trop grande, les ressorts sont trop peu compliqués, l'intrigue se noue et se dénoue trop lentement. Sans doute dans celles qui sont écrites en vers, et que leurs auteurs ont fastueusement décorées du faux titre d'épopées, les formes antiques se trouvent quelquefois trop servilement suivies, et l'intervention de l'inévitable mythologie des Grecs, jointe aux austères croyances du Christianisme, laisse souvent trop peu de place à l'intérêt et à la vérité. Dans les unes et les autres, enfin, la marche de l'action s'arrêtant tout à coup vers sa moitié, il est rare que tout ce qui reste d'espace ne soit pas consacré à l'histoire des hauts-faits nationaux, qui doivent se succéder depuis l'époque où agit le héros du livre, jusqu'à celle où l'auteur a pris la plume. Les écrivains portugais ont répété jusqu'à satiété ces épisodes, puisés dans leurs annales, et trop fréquemment amenés sans art; ils se le sont cru permis en prenant exemple sur Camoëns, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient toujours été aussi rapides que lui dans leurs narrations. Au reste, le grand romancier de notre époque, l'auteur de *Quentin Durward*, lui-même n'a-t-il pas aussi ses défauts? Et ses longues conversations, et ses longs récits, sont-ils toujours exempts de monotonie?

Je n'ai pas cru devoir cacher les défauts ordinaires des romanciers portugais : je m'appesantirai moins sur leurs qualités, parce qu'une seule de leurs pages suffira

pour montrer combien elles sont dignes de toute notre admiration. Leur pinceau, aussi gracieux que terrible, excelle à retracer le calme du foyer du pauvre et la sanglante agitation des combats, les innocentes amours du moyen âge, et les hideuses fêtes de l'Américain, tout ce qu'ensin la nature et la société offrent de naïf et de grave, de paisible et de turbulent.

Puisse cette publication de romans portugais et brésiliens inspirer à la jeunesse française le désir d'étudier la langue harmonieuse dont ils ne sont pas le moindre titre de gloire. Notre orgueil national est puissamment intéressé à cette étude. Le portugais n'est point, comme l'espagnol, presqu'uniquement dérivé du latin, du goth et de l'arabe ; le français est venu aussi modifier considérablement sa formation, quand un de nos princes, le comte Henri de Bourgogne, porté par la reconnaissance d'un monarque castillan au gouvernement de la Lusitanie, peupla sa cour de Guimaraens, de nos compatriotes, et introduisit nos usages et nos mœurs dans l'existence de ses nouveaux sujets. En outre, l'Europe a, dans ce moment, les yeux tournés vers le Portugal et le Brésil, et un mouvement naturel de curiosité s'attache à tout ce qui concerne ces deux peuples, appelés à jouer un rôle si important sur la vaste scène du monde.

La Collection se composera des ouvrages suivans :

- Alphonse l'Africain. par Mozinho-Quebedo.
- Garambio, ou la Découv. de Bahia. par José de S. Rita Durao.
- Clarimonde. par Jean de Barros.
- La Cosquerie de Malaca. par Sa e Menezes.
- La Lusitanie transformée. . . . par Fernando Alvarez.



Cette **COLLECTION** formera environ 30 vol. in-12.

Prix de chaque volume 3 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ EUGÈNE RENDUEL, LIBRAIRE - ÉDITEUR,
rue des Grands-Augustins, n° 22.



La 1^{re} livraison a paru, elle se compose de

CARAMURU, ou la Découverte de Bahia,
3 vol. in-12.

Sous presse,

PALMERIN D'ANGLETERRE, 2 vol. in-12, 2^e livraison.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME TROISIEME.

La Conquête du Brésil par les Français

Guerre contre les Français

Guerre contre les Hollandais

Pernambuco

La Réconciliation

La Délivrance du Brésil

La Vierge

La Mort de Coutinho

L'Image enlevée

L'Abdication de Catherine

NOTES

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.